

ACTE II, SCÈNE IV.

GASPARD HAUSER,



DRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM. Anicet Bourgeois et Ad. Dennery,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 4 JUIN 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GASPARD HAUSER, 18 ans (jeune 1er)	M. Albert.
SCHWARTZ, 40 ans (fort 1er rôle)	M. Saint-Ernest.
LE COMTE DE ***, 60 ans (père noble)	M. Roger.
FRÉDÉRIC, 24 ans (2e jeune 1er)	M. P. Labat.
FRITZ, 25 ans (comique)	M. Coquet.
CLAUSS, pasteur, 60 ans (grande utilité)	M. Mornet.
UN CONSEILLER AULIQUE (idem)	M. Delaunay.
UN PAYSAN (idem)	M. Gascin.
UN VALET.	
LA BARONNE DE ***, 35 ans (mère noble)	Mme Dubois.
MINA, 16 ans (ingénue)	Mme E. Prosper.
SARA, mendiante (utilité)	Mme Brohée.
UNE PAYSANNE (idem)	Mlle Laure.
Conseillers auliques, Maçons, Paysans, Valets.	

La scène est en 1823.

S'adresser pour la musique de ce drame à M. Chautagne, compositeur et chef d'orchestre au théâtre de l'Ambigu-Comique. Consulter, pour la décoration du second acte, la gravure sur bois placée en tête de l'ouvrage, et pour la mise en scène le *Moniteur des Théâtres*.

Toute l'Allemagne, plus tard l'Europe entière, ont retenti des malheurs et de la cruelle captivité de Gaspard Hauser.

Dès sa naissance, arraché des bras de sa mère, il fut jeté dans un cachot où s'écoulèrent ses dix-huit premières années. Là, privé d'air et de soleil, n'ayant pour se couvrir que quelques lambeaux de vêtemens, et pour apaiser sa faim qu'un peu de pain que lui jetait de temps en temps son gardien, il endura pendant ce long espace de temps des tortures inouïes.

Et quand plus tard, rendu à la liberté par un miracle, il semblait qu'une existence plus heureuse lui fût promise, quand déjà son intelligence promptement développée lui faisait goûter les charmes de la vie, lui faisait admirer les merveilles de la création auxquelles, pauvre prisonnier, il était demeuré étranger, ses persécuteurs se réveillèrent plus nombreux et plus acharnés.

Plusieurs fois on attenta à sa vie. En vain la cour de Vienne essaya de le défendre et de le protéger, ses ennemis, qu'entourait un profond mystère, savaient l'approcher sans cesse, car ils étaient hauts et puissans, car, si l'on eût découvert le secret de la naissance de leur victime, c'est un grand nom qu'il eût fallu substituer à celui de Gaspard Hauser...

Le pauvre enfant devait succomber dans cette lutte inégale, et Gaspard Hauser mourut emportant avec lui dans la tombe les noms de ses cruels persécuteurs et le secret de sa naissance.

Le drame qu'inspira Gaspard Hauser a été fait, appris et joué en dix-neuf jours. C'est dire assez tout ce que les auteurs doivent de reconnaissance aux artistes qui les ont secondés de leur talent et de leur zèle, aux peintres habiles qui ont improvisé la délicieuse décoration du deuxième acte, aux directeurs enfin qui, en prenant les rênes de l'administration, ont tout aussitôt fait preuve d'une infatigable activité.

6 *Juin* 1838.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse du vieux château de Ranspach, en Autriche. A gauche du spectateur, un escalier qui descend à la porte d'un caveau servant de sépulture aux maîtres de Ranspach; à droite, un grand et large escalier qui monte aux appartemens. Au fond, une porte ouvrant sur une des terrasses du parc.

SCENE PREMIERE.

FRITZ, *seul*.

Au lever du rideau il fait nuit.

Ce diable de Frantz n'arrive pas... On ne l'a cependant pas envoyé bien loin... Pourvu qu'il ait trouvé M. Frédéric, notre jeune médecin!... C'est le seul que madame la baronne veuille recevoir, et il faut qu'elle soit bien mal, cette pauvre dame, pour que le vieux comte son père, qui d'ordinaire se montre si dur, si cruel même envers elle, soit accouru tout effaré en demandant un médecin... Il est bien tard... c'est singulier, mais la nuit je n'aime pas à me trouver seul dans cette vieille tour et près de cette porte... c'est là que reposent les ancêtres de M. le comte, et pour peu que de leur vivant ils aient été de l'humeur de leur digne rejeton, il n'y a rien à en attendre de bon après leur mort! Quel temps! quel orage!... (*Un coup de vent ouvre la fenêtre.*) Hein! qui est là? (*La lumière s'éteint.*) Allons, bon... plus de lumière... Heureusement voici un fauteuil... je pourrai dormir en attendant; c'est que je me connais moi, je suis capable d'avoir peur... Ah!... ah! je crois que je m'assoupis... oui, voilà que je m'endors... voilà que ça vient... bonsoir... mon ami Fritz... bon s.....

SCENE II.

FRITZ, *endormi*, SCHWARTZ.

Schwartz, enveloppé d'un manteau, descend avec précaution le grand escalier.

SCHWARTZ.

Pourquoi tremblé-je toujours en approchant de ce terrible caveau?... pourquoi mon âme se révolte-t-elle quand je viens accomplir ce devoir que je me suis imposé? Dix-huit années ne suffisent donc pas pour étouffer la conscience... le remords ne vieillit donc pas!... Et cependant, pour rappeler mon courage et endormir ma mémoire, j'ai eu, comme d'ordinaire, recours à l'ivresse... mais ma pensée est plus forte que le vin... (*Tournant sa lanterne vers une table qui se trouve à sa droite.*) Il doit s'en trouver encore là... (*Il se verse et boit.*) C'est qu'en sa présence je tremble... je pleure même... Le jour va bientôt paraître, hâtons-nous.

Il se dirige vers le caveau et vient heurter le fauteuil de Fritz, qui se réveille en poussant un grand cri.

SCHWARTZ, *dont la raison s'égare.*

Comment es-tu là?... qui donc a pu t'ouvrir?... rentre dans ce caveau, malheureux...

FRITZ, *à part.*

C'est Schwartz.

SCHWARTZ.

Rentres-y, te dis-je! tu ne sais pas qu'il y va de ta vie! et que, si l'on ne t'a pas tué il y a dix-huit ans, on te tuerait aujourd'hui.

FRITZ.

Qu'est-ce qu'il dit donc, me tuer?... Mais c'est moi, c'est moi, monsieur Schwartz...

SCHWARTZ, *revenant à lui.*

Cette voix...

FRITZ.

Cette voix est celle de Fritz, qui n'a nulle envie d'antrer... où vous dites.

SCHWARTZ.

Fritz... ai-je parlé?... que t'ai-je dit? réponds... réponds!

FRITZ.

Dam, monsieur Schwartz... vous... vous m'avez demandé pourquoi j'étais là.

SCHWARTZ.

En effet, que fais-tu ici?... à pareille heure?... va-t'en.

FRITZ.

Du tout... on m'a ordonné de rester.

SCHWARTZ.

Et moi je t'ordonne de partir.

FRITZ.

Mais c'est M. le comte, mon maître.

SCHWARTZ.

Je suis maître aussi moi... (*Lui saisissant le bras.*) Et je sais me faire obéir...

FRITZ.

J'obéis, j'obéis, monsieur Schwartz.

SCHWARTZ.

Va-t'en, je veux être seul.

SCENE III.

LES MÊMES, MINA, *portant une bougie.*

MINA.

Oh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

SCHWARTZ, *à Fritz.*

Tais-toi... (*Haut.*) Rien, rien, mademoiselle Mina; mais d'où vient que vous êtes encore debout à cette heure?

MINA.

Vous seul dans ce château ignorez donc l'état de ma pauvre marraine?

SCHWARTZ.

Madame la baronne?

MINA.

Est bien mal cette nuit. M. le comte a envoyé chercher mon cousin Frédéric, le médecin, et je venais savoir s'il était enfin arrivé.

FRITZ.

Non, mademoiselle, non...

SCHWARTZ, *à part.*

Pauvre femme!

MINA.

Alors, je vais attendre ici; je veux lui parler avant qu'il monte là-haut.

SCHWARTZ, *à part.*

Quel contre-temps!... Comment entrer là maintenant? dans le jour cela est impossible, il y a sans cesse du monde ici...

MINA.

Monsieur Fritz, n'y a-t-il ici personne qui puisse aller au-devant de mon cousin et presser son arrivée?

FRITZ.

Si, mademoiselle.

SCHWARTZ.

J'irai moi...

MINA.

Je n'osais pas vous le demander.

SCHWARTZ.

Pourquoi?... Je l'aime aussi moi, madame la baronne.

MINA.

Hâtez-vous donc, monsieur Schwartz.

SCHWARTZ, *sortant et regardant la porte du caveau*

Allons... à la nuit prochaine.

Il sort.

SCENE IV.

MINA, FRITZ.

FRITZ.

Dans l'état où il est et par le temps qu'il fait, il est capable de tomber mort ivre sur la route.

MINA.

Comment M. le comte, qui est si sévère, peut-il garder un pareil homme?

FRITZ.

Voilà ce que tout le monde se demande et ce que personne ne comprend.

MINA.

Il est toujours sombre... grossier.

FRITZ.

Grossier de paroles et de gestes.

MINA.

Passant une partie de sa vie à se promener seul au fond du parc.

FRITZ.

Et employant le reste de son temps à s'enivrer dans sa chambre... Eh bien! c'est égal, M. le comte n'a d'indulgence que pour lui; il ne souffre pas qu'il quitte le château.

MINA.

Oh! c'est que peut-être il y a un grand secret entre ces deux hommes.

FRITZ.

J'en ai eu l'idée d'abord. Dans ses accès d'emportements qui suivent toujours son ivresse, Schwartz parle souvent de M. le comte, du vieux père Schwartz, et puis d'un je ne sais qui, qu'il désigne du simple nom de *lui*.

MINA.

Et alors il méconnaît toute autorité, il brave les ordres qu'on lui donne, et l'aspect de M. le comte peut seul le calmer.

FRITZ.

Et tout-à-l'heure donc, je viens de lui entendre dire des choses...

MINA.

Comment?...

FRITZ.

Des choses que je ne dirai qu'à M. le comte. (*A part.*) Si j'ai ma part du secret, j'aurai aussi ma part de la faveur.

SCENE V.

LES MÊMES, LE COMTE, MINA, LA BARONNE, DOMESTIQUES.

LA COMTE.

Eh bien ? comment vous trouvez-vous ?

LA BARONNE.

Il m'avait semblé qu'après cette terrible crise l'air du parc me ferait du bien... mais j'ai trop présumé de mes forces... je me soutiens à peine.

LE COMTE.

Un siége... vite, un siége !...

FRITZ.

Voilà...

MINA.

Ma pauvre marraine !...

LA BARONNE.

C'est toi, mon enfant ?... Frédéric tarde bien...

LE COMTE.

Ce matin encore, vous étiez moins souffrante : quelle cause a pu cette nuit amener un si grand changement ?

LA BARONNE.

Quelle cause ?... c'est que la nuit qui s'écoule est celle du 10 juin... mon père... c'est que cette nuit enfin... il y a juste dix-huit ans...

LE COMTE.

Silence !... que tout le monde sorte, et que nul n'entre ici, jusqu'à l'arrivée du médecin.

Tous s'éloignent.

SCENE VI.

LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *marchant à grands pas.*

Vous plaît-il donc, madame, de mettre tous ces étrangers dans la confidence de nos secrets de famille ?... vous plaît-il de me faire rougir devant mes valets ?...

LA BARONNE.

Vous avez raison, peut-être... mon ame, affaiblie par la douleur et les larmes, ne sait plus garder un secret... Eh bien ! au lieu d'un médecin, faites appeler un prêtre, mon père ; laissez-moi le droit de mourir, et vous serez en repos sur l'honneur de votre nom.

LE COMTE.

Mourir ! toujours ce mot !... on ne meurt pas ainsi, madame ; les douleurs de l'ame sont lentes à miner la vie... elles torturent et ne tuent pas... je le sais, moi... car j'ai bien souffert aussi depuis dix-huit ans... car depuis dix-huit ans j'ai vu chaque jour mon nom prêt à être flétri, le blason de ma famille prêt à être traîné dans la boue... Oh ! oui, j'ai bien souffert ! autant que vous, plus que vous peut-être... car je suis homme, et je n'ai pas, comme vous, des larmes qui emportent la douleur...

LA BARONNE.

Vous parlez de vos douleurs, monsieur, et moi, pauvre femme, quelle a été ma vie ?... non pas depuis dix-huit ans, mais depuis que j'existe ?... Quand je perdis ma mère, j'étais bien jeune encore, mais pas assez cependant pour que cette perte ne déchirât mon ame.. et lorsque, accablée sous le poids de ce premier coup, je cherchai autour de moi une tendre affection qui soutînt mon courage et m'aidât à vivre... lorsque mes yeux pleins de larmes cherchaient un ami, ils ne rencontrèrent que le regard fier et glacé de mon père... et quand plus tard, à défaut de votre cœur, un autre qui m'avait comprise vint s'offrir à moi, rempli de dévouement et d'amour... quand ce pauvre Léone...

LE COMTE.

Assez... ne prononcez jamais le nom de cet infâme... qui, abusant de l'hospitalité que je lui avait donnée, n'a pas craint de déshonorer mon unique enfant.

LA BARONNE, *avec force et se redressant toute entière.*

Il est mort, monsieur... à Dieu seul le droit de le juger !...

Elle retombe accablée.

LE COMTE.

Il a amené la honte et le déshonneur dans ma famille... et je n'ai pas même pu me venger...

LA BARONNE.

Ne pleurez pas votre vengeance perdue ; car, à défaut de l'époux, il vous restait l'enfant et la mère, et ceux-là, vous ne les avez pas épargnés... sourd à mes cris, sans pitié pour mes larmes, vous m'avez pris mon enfant... et moi, insensée, je me répétais sans cesse : On me le rendra... On me l'enlève à présent pour le dérober à tous les yeux ; mais on me le rendra... car on ne tue pas un pauvre enfant... on ne l'égorge pas sans pitié... Que l'on m'arrache la vie, à moi sa mère, à moi qui suis seule coupable, cela est juste peut-être... mais lui, mon fils, mon enfant ! Il existe ; et je le reverrai bientôt.

LE COMTE.

Vous vous trompiez cependant...

LA BARONNE.

Oui... et joignant la perfidie à la cruauté, vous avez profité de mon erreur, vous m'avez dit : Accepte l'époux que je t'ai choisi, et ton enfant vivra... et moi je l'ai trompé cet homme, j'ai fait une chose infâme pour sauver mon fils... et lorsque après cet odieux hymen j'ai demandé à le voir un instant, un seul instant... vous m'avez dit : Je l'ai fait tuer...

LE COMTE.

Il le fallait pour que l'honneur de ma famille ne fût pas souillé... La tombe seule est discrète...

SCENE VII.

Les Mêmes, MINA, FRÉDERIC, Domestiques, FRITZ.

MINA.

Lo voilà l le voilà, Madamu la barenne! .

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?

MINA.

Frédéric. . mon ceusin... le médecin quo veus avez fait appelor.

LE COMTE.

Qu'il vieune donc.

FRÉDÉRIC, *entrant.*

Pardonnez-moi, madame, et vous aussi, monsieur le comte, si je me suis fait attendre.. mais lorsque vous avez envoyé an presbytère je venais de lo qnitter, et ce n'est quo par basard que j'ai appris la nouvelle crise qni est venue frapper madame. (*Il s'approche de lo malade et lui prend la maiu.*) Toujours une agitation bien violente!

LA BARENNE.

Non... je souffro moins...

FRÉDÉRIC.

Pauvre femme... Monsieur le comte, celui qui m'a fait acconrir est un de ves gens, le nemmé Schwartz, que j'ai rencontré sur la ronte et dans un terrible désordre... à peine ai-je pu d'abord m'en faire reconnaître, à peine ai-je pu cemprendre qu'on désirait ici ma présence; car la raison de cet bomme semblait perdue.

LE CEMTE.

Que dites-vous? Schwartz... le misérable... Eh! c'est encere l'ivresso!

FRÉDÉRIC.

L'ivresse, monsieur le comte, ne donne pas ainsi des idéos do meurtre et do sang... c'était du délire ou du remords...

FRITZ

D'nutant plus...

LE COMTE.

Qui ese parler?

FRITZ.

Parden, mensieur lo comte, mais je disais... d'autant plus quo cette nuit, ici, près do ce caveau, j'ai été témoin do cheses qui...

LE COMTE.

Quo s'est-il denc passé?

FRITZ, *mystérieusement.*

Figurez-vous, monsieur le comte, qu'il a dit, so croyant tout seul, des paroles...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Que tu ne répéteras que devant moi... Viens. (*Aux valets.*) Courez sur la route et ramenez ici le malheureux. Monsieur Frédéric, je vons laisso près de ma fille .. ne la quittez pas de la nuit.

FRÉDÉRIC.

Je vous le promets, mensieur.

Le Comte sort, Fritz le suit.

FRITZ, *sortout.*

Voilà le moment de la faveur, eu do ma perte... J'ai une pour atrecol

SCENE VIII.

FRÉDÉRIC, LA BARONNE, MINA.

LA BARONNE.

Enfin nous voilà seuls, mes amis, je puis respirer à l'aiso, sans que des regards curieux cherchent à épier mes pensées, et sans qu'unc volonté do fer vienne peser sur men ame.

MINA.

Oh! de l'affection, do la tendresse. . veilà ce que vous trouverez en neus.

FRÉDÉRIC.

Madame, co n'ost pas seulement cemmo ami, c'est aussi comme médecin que vous m'aviez fait appeler!...

LA BARONNE.

Ne me parlez pas de vetre art, il est impuissant contre le mal qui mo dévore; chez moi, voyezveus, c'est l'ame qui tue lo corps... ot j'ai hâte d'en finir... ou bien, si je demande encere quelques jours à vivre . ce sera pour bénir votro nnion avec Mina, car vous vous aimez, vous êtes dignes l'un de l'autro... et on ne viendra pas l'aracber de ves bras...

FRÉDÉRIC.

Qui sait... pauvro médecin, sans fortune... sans renommée...

LA BARONNE.

Un nom? vous sauroz agrandir le vôtre; une fortune? mais je n'ai d'amis quo vous deux, et je mourrai bientôt.

MINA

Madame..

LA BARONNE

Je mourrai quand votro union sera accomplie... oui, tu seras sa femme, et si le ciel t'accorde nn enfant, oh! garde-le bien, pauvre mére... garde-le sur ton sein, ot quo nul ne puisse l'en arracher; ton enfant! ton enfant... oh! que tu seras heureuse! toi, tu pourras embrasser ton enfant!...

MINA.

Quo veut-elle dire?

FRÉDÉRIC, *bas.*

Ne savez-vous pas que le ciel lni a refusé la consolation d'être mère?.. Madamo, ce sont de pareilles pensées qui vous tuent, et je no dois pas pormettre...

LA BARONNE.

Laissez, laissez, mon ami, je veux songer au bonheur de ceux que j'aime.

FRÉDÉRIC.

Voyez, vous êtes plus pâle encore, votre main tremble, et le froid humide de cette salle peut vous être funeste. Rentrez chez vous, madame.

LA BARONNE.

Non. (*On entend un grand bruit.*) Quel est ce bruit?

FRÉDÉRIC, *au fond.*

C'est Schwartz qu'on ramène.

LA BARONNE.

Schwartz! la vue de cet homme me fait mal! Oui, vous avez raison, mes amis; il vaut mieux rentrer chez moi. Il vient de ce côté! Oh! soutenez-moi, soutenez-moi, que je ne le rencontre pas!

Ils montent l'escalier et disparaissent.

SCENE IX.

SCHWARTZ, PLUSIEURS VALETS.

SCHWARTZ, *ivre.*

Pourquoi me ramenez-vous ici? je ne veux pas y rester; je veux partir, je veux partir! (*Les valets lui barrent le passage.*) Mais pourquoi me forcer à demeurer dans ce château dont les murs pèsent sur moi comme un sépulcre! vous voyez bien qu'il me tue, que je ne peux pas, je ne veux pas y demeurer! La nuit, la nuit, à la bonne heure! j'y viendrai, de moi-même, sans être vu, j'y viendrai pour lui. (*Les valets se regardent étonnés.*) Mais maintenant je veux sortir! (*avec force*) entendez-vous, je le veux! faites-moi passage, ou je saurai m'en frayer un par la force. (*Les repoussant.*) Arrière, donc, je veux qu'on m'obéisse, moi!

SCENE X.

LES MÊMES, LE COMTE *paraissant au haut de l'escalier.*

LE COMTE.

Qui donc ose élever la voix ici? qui se permet de commander dans mon château? (*S'approchant.*) Est-ce toi, parle?

SCHWARTZ, *ôtant son chapeau et s'inclinant.*

Moi, non, non, monsieur le comte.

LE COMTE.

Il n'y a qu'un maître et qu'une volonté : ce maître, c'est moi; cette volonté, la mienne; quiconque résiste, je le chasse, (*à Schwartz*) ou je le châtie plus sévèrement encore!

SCHWARTZ, *humblement.*

Oui, maître, vous êtes sévère, mais vous êtes juste; et ce n'est pas vous qui défendez à votre pauvre Schwartz de se promener dans les avenues de votre château.

LE COMTE.

On se promène le jour, et la nuit on dort.

SCHWARTZ, *bas.*

Mais ceux qui ne dorment plus.

LE COMTE, *bas.*

Pour ceux-là, j'ai d'autres ordres. (*Aux valets.*) Laissez-nous maintenant.

SCENE XI.

LE COMTE, SCHWARTZ.

SCHWARTZ, *bas et se dégrisant peu à peu.*

D'autres ordres, dit-il!

LE COMTE.

Ceux qui ne dorment plus ont un remords dans l'ame, et lorsque le courage leur manque comme à de faibles femmes, lorsqu'ils n'ont plus de force pour lutter contre ce remords, ils s'enivrent et dévoilent de profonds mystères.

SCHWARTZ.

Je n'ai rien dit, monseigneur, je n'ai rien dit.

LE COMTE.

Ceux-là, on les éloigne.

SCHWARTZ.

M'éloigner, moi?

LE COMTE.

Tu partiras aujourd'hui, tu iras m'attendre à mon château de Risberg.

SCHWARTZ.

Partir, partir! Oh! non, non, c'est impossible, vous n'exigerez pas cela.

LE COMTE.

Je le veux!

SCHWARTZ, *à part.*

Mais lui, lui, que deviendra-t-il?

LE COMTE, *à part.*

Il refuse : Fritz disait vrai. (*Haut.*) Je vais donner des ordres, tu t'éloigneras cette nuit même.

SCHWARTZ.

Cette nuit! Oh! non, non, monseigneur! Écoutez, si c'est l'enivrement que vous redoutez, eh bien! je vous jure de me rendre maître de moi-même. Mais, au nom du ciel, monseigneur, (*regardant le caveau*) oh! ne m'éloignez pas! ne m'éloignez pas...

LE COMTE, *à part.*

Plus de doute, maintenant, et ces paroles... on le tuerait aujourd'hui. (*Appelant.*) Fritz! Fritz!

SCENE XII.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ.

Monsieur le comte m'a appelé?

SCHWARTZ, *à part.*

Que va-t-il faire?

FRITZ, *à part.*

Voilà la faveur qui va commencer!

LE COMTE.

Tu vas faire atteler les chevaux à ma chaise de poste.

FRITZ.

Oui, monsieur le comte, et après ça?

LE COMTE.

Après...

FRITZ, *à part.*

Voyons venir la faveur.

LE COMTE.

Tu conduiras, toi-même, Schwartz jusqu'à mon château de Risberg.

SCHWARTZ.

Mais...

LE COMTE.

Silence!

FRITZ.

Et après ça?

LE COMTE.

Tu ramèneras la chaise, et voilà tout.

FRITZ, *à part.*

Voilà tout; eh bien! et la faveur, donc?

LE COMTE.

Va et dépêche-toi. (*Fritz va pour sortir.*) Ah! écoute?

FRITZ, *à part.*

Je savais bien qu'il me rappellerait. La voilà, cette petite faveur!

LE COMTE.

Fais venir à l'instant Hermann, le maçon.

SCHWARTZ.

Un maçon! et pourquoi, pourquoi? de grâce!

LE COMTE.

Un ancien usage veut que la porte de ce caveau, sépulture de mes ancêtres, reste murée jusqu'au jour où un membre de ma famille y sera descendu. J'ai manqué à cet usage; c'est un oubli que je veux réparer à l'instant.

Il fait un signe à Fritz, qui s'éloigne.

FRITZ, *sortant.*

Jusqu'ici ma part du secret n'est pas d'un bon rapport.

Il sort.

SCENE XIII.

LE COMTE, SCHWARTZ.

SCHWARTZ.

Allons, il faut tout lui dire.

LE COMTE.

Eh bien! n'as-tu pas de préparatifs à faire? tu sais bien que je veux que tu partes?

SCHWARTZ.

Soit! je m'éloignerai, si vous l'exigez encore, tout-à-l'heure; mais avant je dois m'opposer à l'accomplissement du dernier ordre que vous venez de donner, monsieur le comte; la porte de ce caveau ne sera pas murée!

LE COMTE.

Tu oserais...?

SCHWARTZ.

Vous savez bien que je vous obéis toujours en esclave, vous savez que de votre part un signe, un regard me suffisent, et je baisse la tête; mais, cette fois, je vous le répète, votre ordre ne s'accomplira pas.

LE COMTE.

Qui donc l'empêchera?

SCHWARTZ.

Vous! monsieur le comte, quand je vous aurai dévoilé un horrible secret!

LE COMTE.

J'écoute.

SCHWARTZ.

Un soir, il y a de cela dix-huit ans, j'étais déjà à votre service, vous vîntes à moi, pâle, les vêtemens en désordre, et portant un enfant dont vous étouffiez les cris; puis, le déposant dans mes bras: Emporte-le, me dites-vous... et quand je vous demandai ce que je devais en faire: le tuer!... telle fut votre réponse.

LE COMTE.

Je l'ai dit.

SCHWARTZ.

Or je n'étais pas un assassin, moi, et je refusai de tremper mes mains dans le sang d'un enfant, quel que fût le prix dont vous vouliez payer ce crime; mais ce n'était pas de l'or que vous aviez apporté pour m'y contraindre, non, vous aviez entre les mains un moyen mille fois plus puissant, vous disposiez de la vie de mon père; et plaçant sous mes yeux un fatal papier: Lis! me dites-vous... ton père, ou cet enfant. Oh! si vous ne m'aviez demandé que ma vie, si j'avais pu choisir entre ma mort et celle de la victime, je n'aurais pas hésité, je me serais tué devant vous; mais il fallait sauver la vie de mon père; et lorsqu'emportant l'enfant j'allais sortir de votre parc, un homme se présenta tout-à-coup devant moi... épouvanté, redoutant d'être découvert, je cachai l'enfant sous mon manteau; l'homme approchait toujours, et l'enfant criait, tout était perdu .. un caveau se trouvait là, j'y jetai la victime; et marchant à celui qui venait, je le forçai de retourner sur ses pas, de peur qu'ils ne parvinssent jusqu'à lui, ces cris que j'entendais déjà, moi... ces cris qui me déchiraient l'ame et que vous aussi, monsieur le comte, vous avez dû entendre chaque nuit depuis dix-huit ans.

LE COMTE.

Ensuite?

SCHWARTZ.

Quelques heures après, et comme malgré moi, je retournai au caveau; j'eus la force d'y pénétrer,

certain de n'y trouver qu'un cadavre, et j'aperçus l'enfant plein de vie et de santé; il souriait et me tendait les bras... est-ce que je pouvais le tuer, monsieur le comte? Oh! non, non, Dieu veut qu'il vive, m'écriai-je, que la volonté de Dieu soit faite! Je lui fis un berceau de paille et de vêtemens, chaque nuit je revins lui porter un peu de nourriture; là, je l'ai vu grandir, là je l'ai vu souffrir et pleurer, et je l'ai aimé moi, pour toutes ces souffrances qui étaient mon ouvrage; je l'ai aimé pour ses dix-huit années de larmes et de douleur, car il a dix-huit ans, monsieur le comte... ce n'est plus un enfant, c'est un homme, un homme que vous tueriez, entendez-vous? Vous voyez bien maintenant qu'il ne faut plus que je parte; vous voyez bien qu'il ne faut pas murer cette porte, monsieur?

LE COMTE.

Et moi aussi j'ai tenu entre mes mains l'existence d'un homme, et moi aussi je me suis montré généreux; car cet homme, dans un accès de jalousie, avait tué mon meilleur ami, presque mon frère... et ce papier que je mettais sous tes yeux, c'était la déclaration de la victime, ce papier était signé du mourant, signé de deux témoins, j'eus pitié de la femme et des enfans du coupable, et le coupable tu ne l'as pas oublié, c'était ton père!

SCHWARTZ.

Oui, mon père, dont la vie et l'honneur coûtent cher à son pauvre fils. Oh! soyez béni de ceux qui vous connaissent, respecté de tous, mon père; car ces bénédictions et ce respect qui vous entourent, votre fils les a payés de son repos, de son bonheur, et du salut de son ame

SCENE XIV.

LES MÊMES, FRITZ, HERMANN, OUVRIERS.

FRITZ, *en postillon.*

Monsieur le comte, la voiture est prête, et voici Hermann et ses ouvriers.

SCHWARTZ.

Déjà! (*Bas.*) Maître, maître, vous rétracterez cet ordre, n'est-ce pas? vous ne voudrez pas que je parte, vous ne voudrez pas qu'il meure, lui?

LE COMTE.

Assez, assez.

SCHWARTZ, *à genoux.*

Oh! j'embrasse vos genoux... écoutez, laissez-le vivre, monseigneur, il ignore votre secret; et comment pourrait-il vous trahir, lui dont la langue peut à peine bégayer quelques mots, lui qui ne sait que demander un peu de pain et m'appeler son père? Eh bien, ce secret que je connais seul, vous pouvez avec moi l'ensevelir dans la tombe, tuez-moi, tuez-moi si vous voulez, mais moi je n'aie pas un crime, que je n'aie pas sa mort à me reprocher.

LE COMTE, *à Hermann qui s'avance.*

Murez cette porte!

SCHWARTZ.

Arrêtez!

LE COMTE, *lui montrant un papier.*

Songe à ton père!

SCHWARTZ, *sortant.*

Songez à Dieu, vous.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente sur les premiers plans, à gauche, une vieille tour dont la base ouverte laisse apercevoir le souterrain dont on a vu l'issue au premier acte; quelques marches conduisent à cette issue fermée par une grosse porte, il n'y a pas de lumière dans ce souterrain; quelques brins de paille forment le lit de Gaspard, et des vêtemens grossiers le couvrent à peine; ce souterrain n'occupe qu'une partie du théâtre, l'autre partie est occupée par le parc, le souterrain se trouvant placé sous la terrasse. On arrive de la terrasse à la partie du parc qui touche au mur extérieur du souterrain par un escalier peu élevé; les personnages venant du château, qui est à gauche comme la tour, descendent l'escalier de la terrasse; les personnages qui viennent du dehors arrivent aussi par la terrasse, mais viennent de la droite; au premier plan, à droite, une petite porte ouvrant sur la campagne.

SCENE PREMIERE.

GASPARD, *dans le souterrain*, SCHWARTZ.

Au lever du rideau, Gaspard, étendu sur la paille, est profondément endormi; le jour commence à peine: le lieu de la scène est encore dans l'obscurité; Schwartz, paraît bientôt en ouvrant la petite porte à droite, après s'être bien assuré qu'il est seul, après avoir monté l'escalier pour examiner et fouiller le parc du regard, il redescend.

SCHWARTZ.

Enfin, m'y voilà... tout le monde repose encore. J'avais tout calculé. A peine Fritz m'avait-il vu entrer dans le château de Risberg, qu'il a tourné bride pour revenir à Ranspach; et pourtant j'y suis avant lui. Voilà bien l'endroit où je fus surpris, il y a dix-huit ans, au moment où j'emportais l'enfant; le soupirail du souterrain dans lequel je jetai mon fardeau, et que depuis j'ai fermé moi-même, doit être là... (*Il tâte.*) Cette haie a grandi depuis ce temps, et j'aurai peine à retrouver... non... non... voilà la pierre que j'ai scellée... elle est plus blanche que les autres... mettons-nous à l'œuvre. (*Avec son poignard il descelle la pierre.*) Comte de Ranspach, je déjouerai tes projets, je tromperai ta haine impitoyable... Il y avait deux issues à ce souter-

rain; tu as fait murer l'une, je rouvre l'autre! Si Dieu le permet, avant qu'on soit venu me surprendre, j'aurai renversé cet obstacle; j'aurai enlevé Gaspard dans mes bras jusqu'à la maison de Buttler où j'ai laissé mon cheval... Buttler m'est dévoué; il se taira. Gaspard restera là tout aujourd'hui. Cette nuit je le conduirai dans quelque village écarté de la route, où pour de l'or je lui assurerai une existence qui ne sera pas une mort anticipée. Cette pierre cède enfin à mes efforts; elle va tomber... N'ai-je pas entendu?... je me trompe sans doute; nul ne peut traverser le parc à cette heure... je distingue pourtant le bruit des pas... on vient de ce côté... m'aurait-on suivi... épié?... Buttler m'aurait-il trahi?

Il se cache derrière un bosquet en taillis. A ce moment, on voit passer sur la terrasse un domestique conduisant Frédéric.

FRÉDÉRIC, *sur la terrasse.*

Et la crise a-t-elle été longue?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur, mais très-violente, et Mlle Mina a voulu qu'on vous allât prévenir.

FRÉDÉRIC.

Pauvre femme!

Il disparaît avec le domestique.

SCHWARTZ.

C'est le jeune docteur... Le jour commence à paraître, et il faut plus d'une heure de travail encore pour arriver à Gaspard... Mon Dieu! c'est vous qui m'avez inspiré la bonne pensée qui m'a ramené ici... c'est vous qui m'avez dit: Au péril de ta vie sauve cet enfant... mon Dieu!... aidez-moi... (*A ce moment, un bruit de cloche se fait entendre.*) C'est la cloche de la grande grille... c'est Fritz qui revient sans doute... tous les gens du château se lèvent; toutes les fenêtres s'ouvrent... d'un moment à l'autre je serai surpris... le comte sera vite instruit, et j'aurai perdu celui que je voulais sauver. Il faut attendre à la nuit prochaine... la prudence le veut... Pauvre Gaspard! encore un jour de souffrance... pour quelques heures encore les tortures de la faim! mais cette nuit, Gaspard! cette nuit je te donnerai du pain, de l'air, et la liberté.

Il sort par la petite porte.

SCENE II.

GASPARD, *dans le souterrain, se soulevant péniblement et étendant ses mains autour de lui comme pour y trouver la nourriture que Schwartz y dépose d'ordinaire; puis d'une voix faible.*

Père... père... (*Il se lève, et en suivant la muraille qu'il touche avec ses mains pour se guider, il arrive jusqu'à la porte.*) Ah! père... père... oh! Gaspard a faim.... bien faim.... (*Portant la main à sa poitrine et à sa tête.*) Oh! E.... Gaspard a mal.... là.... là.... (*Grattant la porte avec ses mains.*) Père... père... du pain... du pain.

Épuisé de l'effort qu'il vient de faire, Gaspard tombe sur les marches qui conduisent à la porte.

SCENE III.

FRÉDÉRIC, *sortant du château, traverse la terrasse, descend l'escalier et arrive près du banc; après avoir regardé autour de lui, il s'assied.*

C'est bien ici que Mina m'a dit d'aller l'attendre... Je sortais de l'appartement de la baronne; je l'avais laissée plus calme... Mina me suivait; elle renvoie le domestique qui m'indiquait le chemin; et, me saisissant le bras, elle me jette ces mots à l'oreille: Frédéric, il faut que je vous parle au bas de la terrasse; attendez-moi. Est-ce bien Mina qui m'offre d'elle-même ce qu'elle a refusé vingt fois à mes prières? Est-ce bien Mina qui consent à m'entendre seule lui parler de ma tendresse? Oh! j'avais besoin de la douce parole de Mina, j'avais besoin de rencontrer ses yeux si beaux et si purs... pour reposer mon cœur et mes regards du triste spectacle qui m'est offert ici... Pauvre baronne!... je la verrai mourir sans pouvoir la disputer à la tombe... sa douleur n'est pas de celles que la science peut guérir ou calmer... On vient... c'est Mina.

SCENE IV.

FRÉDÉRIC, MINA.

Mina descend rapidement la rampe, elle paraît agitée.

FRÉDÉRIC, *allant à elle.*

Mina...!

MINA.

Ah! je vous remercie, Frédéric, de m'avoir attendue...

FRÉDÉRIC.

Qu'avez-vous, Mina?... Pourquoi ce trouble... cette frayeur qui se peignent sur tous vos traits?

MINA.

J'ai cru que du château quelqu'un me suivait.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, Mina, alors même qu'on nous trouverait ici tous deux, que craindriez-vous? tout le monde sait que je vous aime, et que le pasteur approuve mon amour pour sa fille.

MINA.

Taisez-vous, Frédéric; ce n'est point pour entendre les protestations de cet amour que je suis venue.

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous?

MINA.

Je vous aime, Frédéric, vous le savez; vous

avez vu men bonheur quend men père, plaçant ma main dans la vôtre, me dit : C'est un hemme de bien... dans deux ans il sera tee mari. Depuis ce jeur ma pensée avait été teut entière à cet avenir qui neus est premis.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-il denc survenu dans vetre vie si innocente et si calme, qui veus préeccupe à ce peint qu'étant seule avec Frédéric, veus ayez autre chese à lui dire que ces mots si deux, et qu'il ne se lassera jamais d'entendre : Men Frédéric, je t'aime!

MINA.

Men ami, depuis hier j'ai acquis la certitude que dans ce château une autre persenne que ma marraine souffre et pleure.

FRÉDÉRIC.

Quelle est elle?

MINA.

Je l'ignere... mais la baronne au meins peut encere respirer l'air pur... regarder le seleil et serrer la main de ceux qui la plaigeent et la chérissent, tandis que l'autre infertuné languit et meurt dans un ebscur cachet deet les épaisses murailles étouffent les cris, interceptent la plainte.

FRÉDÉRIC.

Il se peurrait!

MINA.

Hier j'étais venue seule me placer sur la banc; je pensais à veus, Frédéric, si bon, si attentif peur ma pauvre marraine. La nuit étant tombée, tout le mende était rentré, le plus prefend silence régnait; teut-à-ceup il me sembla que de ce mur s'échappaient de seurds gémissemens; je crus être d'aberd le jeuet d'une illusiee; je m'apprechai cependant et j'entendis des cris faibles et étouffés, mais qui devaient être herribles et déchirans, puisqu'ils arrivaient jusqu'à mei à travers cette épaisse muraille. Daes le premier mement, je veulais appeler, prévenir teut le mende; mais je me rappelai que ce souterraie dépendait des caveaux de sépulture dent hier M. le cemte a fait murer l'entrée; je me seuvins qu'en avait surpris Schwartz se dirigeant vers ce caveau au milieu de la nuit... une affreuse pensée me vint alers. Il se peuvait que le malheureux fût ceferme dans ce sépulcre par l'ordre du cemte; et je réselus de n'en parler qu'à veus... Frédéric, que ferens-neus ?

FRÉDÉRIC.

Neus tairons ce que veus avez déceuvert, et neus sauverens celni que des beurreaux ent cendamné.

MINA.

Oh! oui, c'est cela, Frédéric, nous le sauverons, mais comment arriver jusqu'à lui?

FRÉDÉRIC.

Attendez... cette muraille est vieille... le poids des terres qu'elle supporte a brisé quelques-unes de ces pierres... veyez... en quelques endroits cette muraille meeace ruine.

MINA.

En effet.

FRÉDÉRIC.

Peut-être qu'en écartant ce feuillage... (*Il treuve la pierre descellée en partie par Schwartz.*) Tenez... cette pierre est en partie descellée; et ceci n'est peint l'euvrage du temps, mais bien d'un hemme.

MINA.

Peut-être le pauvre prisonnier travaille-t-il à sa délivraece.

FRÉDÉRIC.

Mina, mentez sur la terrasse; veillez à ce qu'en ne me surprenne pas; et, à l'aide de cette bêche eubliée là par le jardinier, je vais arracher cette pierre.

MINA.

C'est cela... de ceurage... c'est une benne action que neus faisens là... du courage!

Elle remonte sur la terrasse, et Frédéric se met à l'ouvrage.

FRÉDÉRIC.

C'est étrange...il semble que l'œuvre que j'entrepreeds ait été commencée déjà; ce n'est peint de l'intérieur que cette pierre a été descellée.

Gaspard fait un mouvement.

MINA, *de la terrasse.*

Eh biee ?

FRÉDÉRIC.

Aiesi que je veus le disais, cette muraille est en ruines... quelques instans encere... Ne voyez-vous persenne?

MINA.

Persenne!

Gaspard se lève comme s'il était ranimé par le bruit que fait Frédéric; trop faible pour marcher, il se traine sur ses mains du côté d'où le bruit arrive.

GASPARD

Père... père...

FRÉDÉRIC, *s'arrêtant tout-à-ceup.*

Mina!

MINA

Qu'y a-t-il ?

FRÉDÉRIC.

J'ai enteedu la veix du prisonnier... elle arrive à présent jusqu'à mei. (*A mi-veix.*) On vient à vetre aide... espérez... espérez.

GASPARD, *cherchant à se lever en s'appuyant sur la muraille.*

De pain... du pain...

FRÉDÉRIC, *à mi-voix.*

Le malheureux!... un mement encore, et cet obstacle qui neus sépare aura cédé à mes efforts. Peur ne pas laisser de traces, je vais rejeter dans vetre cachot ces pierres ébranlées; prenez garde.

Frédéric fait un dernier effort et plusieurs pierres détachées et poussées violemment par lui tombent dans le souterrain; mais elles frappent et renversent Gaspard, qui tombe en poussant un cri. Mina descend au bruit, Frédéric lui montre avec joie la brèche qu'il vient de faire et qui lui permet d'entrer dans le caveau.

FRÉDÉRIC.

J'ai réussi, Mina, j'ai réussi!

MINA.

Oh! moe Dieu! c'est vous qui m'avez conduite ici.

FRÉDÉRIC.

Je n'entends plus rien... Qui que vons soyez, ne craignez rien; ce sont des libérateurs que le ciel voes anvoia!

MINA.

Pas de réponse... Ces derniers gémissemens étaient ceux de l'agonie... le malheureux est mort peut-être.

FRÉDÉRIC.

Je vais m'en assurer.

MINA, *avec effroi.*

Frédéric! oh! n'entrez pas là!

FRÉDÉRIC.

Mina, nous avons dans notre cœur promis à Dieu de sauver eet infortuné; laissez-moi donc achever ce que nous avons si heurousement commencé.

Il entre avec effort dans le souterrain; la clarté y pénètre par la brèche pratiquée, le guide et lui montre bientôt Gaspard évanoui.

FRÉDÉRIC.

Le voilà!... c'est un jeune homme... presque un enfant... ces pierres en tombant l'ont blessé... son front est ensanglanté...

MINA, *avec effroi.*

Ah! mon Dieu!

FRÉDÉRIC, *déchirant un lambeau des vêtemens de Gaspard et étanchant le sang.*

Rassurez-vous, Mina; il n'est qu'évanoui, car son cœur bat encore sous ma main... ce cordial que j'avais apporté pour la baronne...

Il le secoue.

MINA.

Hâtez-vous! hâtez-vous, Frédéric... je tramble pour lui maintenant!... ah! mon Dieu!... on vient de ce côté... Frédéric! on vient! si c'est le comte, vous êtes perdu!

FRÉDÉRIC.

Rapprochez les branches de la haie; elles cachernnt la brèche... Soyez maîtresse de vous-même.

MINA.

Venez... et fuyons plutôt.

FRÉDÉRIC.

Non... non... je ne sortirai d'ici qu'avec cet infortuné; (*rentrant dans le cachot*) car, elle l'a dit, c'est une bonne action que nous faisons là.

MINA, *rapprochant les branches de la haie.*

Que la volonté de Dieu soit faite! (*A ce moment, le comte, qui paraît enseveli dans ses réflexions, descend lentement de la terrasse.*) C'est le comte... ô mon courage, ne m'abandonne pas.

Mina se place devant la haie; Frédéric, dans le souterrain, a placé la tête de Gaspard sur ses genoux, et cherche à lui faire avaler quelques gouttes de cordial.

SCENE V.

FRÉDÉRIC, GASPARD, *dans le souterrain*, MINA, LE COMTE, *dans le parc.*

LE COMTE.

Que faites-vous ici, Mina?

MINA.

Moi... monsieur le comte... je...

LE COMTE.

Croyez-vous dono que la baronne puisse si long-temps rester privée de vos soins? elle vous demande à tout le monde... allez donc...

MINA, *à part.*

Abandonner Frédéric!

LE COMTE.

Ne m'avez-vous pas entendu?

MINA.

Pardonnez-moi... j'attends M. le comte, qui sans doute va remonter aussi chez la baronne...

LE COMTE, *s'asseyant sur le banc.*

Non... votre présence sera beaucoup plus agréable que la mienne... je reste ici.

MINA, *à part.*

Frédéric est perdu... que faire...

LE COMTE.

J'ai dit qu'on me prévînt aussitôt que Fritz arriverait... rappelez cet ordre... on me trouvera...

MINA.

Dans la grande avenue?

LE COMTE.

Non, ici... allez...

MINA, *à part.*

Courons prévenir mon père... c'est le pasteur du pays, il est respecté du comte même... devant lui il n'osera pas commettre un nouveau crime... mon Dieu... jusqu'à mon retour défendez Frédéric.

Elle sort en courant, le Comte est resté sur le banc, enseveli dans ses réflexions.

SCENE VI.

FRÉDÉRIC, GASPARD, *dans le souterrain*, LE COMTE, *dans le parc.*

FRÉDÉRIC.

Ce cordial a rappelé la vie prés de s'éteindre... quelques instans encore, et le malheureux pourra nous dire... je n'entends plus la voix de Mina, elle a emmenéle comte, sans doute... (*Il se lève, va à la brèche qu'il a pratiquée; au moment où il se prépare à écarter le feuillage, il aperçoit le comte et rentre précipitamment dans le souterrain.*) Il est là... seul...!

LE COMTE.

Depuis hier je ne sais où trouver un refuge contre moi-même... cette nuit à mon chevet, tout-à-l'heure près de ma fille... ici même, je crois entendre l'agonie du malheureux que j'ai con-

damné... la vue de la baronne était un supplice pour moi... Il n'y a qu'un instant, faisant trêve à sa douleur, elle souriait à Mina... elle souriait!... à quelques pieds au-dessous d'elle, son enfant... ah! c'était horrible!..

FRÉDÉRIC, *qui est retourné près de Gaspard.*

Il a tressailli... s'il parle, nous sommes perdus tous les deux.

LE COMTE.

L'action que j'ai commise est un crime... mais je ne dois pas seul en porter le poids!.. à toi Léone .. à toi la moitié de ce crime!.. Ah! pourquoi n'as-tu pas accepté mon défi? ma haine se fût assouvie dans ton sang, et j'aurais fait grâce à ton fils peut-être... mais aujourd'hui ma fille a un époux qui lui demanderait compte de la honte imprimée à son nom.

GASPARD, *qui commence à revenir à lui, fait un mouvement.*

Père...!

FRÉDÉRIC, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi, malheureux, tais-toi.

LE COMTE, *se levant.*

N'ai-je pas entendu?

SCENE VII.

LES MÊMES, UN VALET, *paraissant sur la terrasse.*

LE COMTE.

Que me veux-tu?

LE VALET.

Suivant vos ordres, monseigneur, je venais vous annoncer l'arrivée...

LE COMTE.

De Fritz?

LE VALET.

Oui, monseigneur, il entre dans la grande cour.

LE COMTE.

C'est bien... qu'il monte à mon cabinet... (*Le valet sort.*) Schwartz est à Risberg sans doute... il ne reviendra plus à Ranspach... il faut qu'il quitte l'Autriche... je ne veux plus revoir cet homme...

Le comte remonte et traverse la terrasse; au même instant Clauss et Mina arrivent par l'avenue du deuxième plan de droite.

SCENE VIII.

GASPARD, FRÉDÉRIC, MINA, CLAUSS.

MINA.

Venez... venez, mon père...

CLAUSS.

Mais je ne vois pas le comte!

MINA.

Mon Dieu! arriverions-nous trop tard... Frédéric, Frédéric... c'est moi... c'est Mina!

FRÉDÉRIC.

Mina... et vous aussi, monsieur Clauss... Rassurez-vous, le comte n'a rien vu, rien entendu... mais il faut nous hâter... il faut emmener loin d'ici l'infortuné qui nous devra la vie... aidez-moi, monsieur Clauss, et vous, Mina, veillez.

Aidé par Clauss, Frédéric emporte Gaspard hors du souterrain et le dépose un moment sur le banc, la figure de Gaspard est d'une effroyable pâleur; ses vêtemens en lambeaux le couvrent à peine, ses cheveux en désordre couvrent presque ses épaules.

FRÉDÉRIC.

Il faudrait l'emmener avant qu'il pût revenir à lui.

CLAUSS.

Nous le conduirons chez moi... c'est un horrible secret que nous venons de découvrir...

MINA.

Pauvre jeune homme!

Frédéric veut couvrir Gaspard du manteau de Clauss; mais Gaspard, dont les sens se raniment, rejette le manteau.

GASPARD.

Père... père...!

MINA.

Rassurez-vous, nous vous sauverons.

GASPARD, *au bruit de la voix de Mina, ouvre les yeux; la clarté l'éblouit; il se lève tout-à-coup, reste tout étonné de voir. La violence de ce mouvement, l'étrangeté de son regard effraient Mina qui se cache derrière Clauss. Quant à Gaspard, il cherche à soutenir la vue du ciel. Il montre avec joie les rayons du soleil qui éclaire le parc. Il admire tout ce qui l'entoure... il touche avec la curiosité d'un enfant les arbres, le feuillage... puis, apercevant Mina, il pousse un cri de surprise, il la regarde, l'admire et court à elle. Mina recule, Frédéric se place devant elle... à la vue de Frédéric, Gaspard s'arrête; il le regarde avec attention, comme s'il le voulait reconnaître, et avec l'accent de l'interrogation, il dit timidement :*) Père... père!...

Gaspard prête l'oreille à la voix de Frédéric, comme pour reconnaître celle de Schwartz.

FRÉDÉRIC, *à Clauss.*

Ce mot est le seul qu'il prononce. Je ne suis que ton libérateur. (*Immobilité de Gaspard.*) Tu es libre... La liberté... c'est l'air que tu respires... c'est le soleil dont les derniers rayons t'éclairent et te réchauffent... Mon Dieu, il ne me comprend pas... la liberté... c'est un éternel adieu à ce cachot dans lequel tu ne rentreras plus.

Frédéric, en parlant, a montré le cachot à Gaspard; celui-ci court à la brèche, reconnaît le souterrain; il s'éloigne aussitôt avec effroi, et tombant à genoux, crie d'une voix déchirante.

GASPARD.

Oh! oh! là... là... Gaspard a bien froid... Gaspard a bien faim...

MINA.

Vous n'y rentrerez plus dans ce cachot... vous allez venir avec nous... avec nous.

Lorsque Gaspard comprend enfin qu'il va suivre Frédéric et Mina, sa joie éclate ; il baise les mains de Frédéric et de Mina ; puis sa poitrine se gonfle, sa respiration devient courte et embarrassée.

FRÉDÉRIC.

Cette émotion est trop violente pour lui... sa tête s'égare.

Gaspard arrive en effet au paroxisme de la joie. Il court comme un insensé, pleure et rit tout à la fois ; un tremblement nerveux s'empare de lui ; il tombe près du souterrain et pour s'en éloigner, il se traîne jusqu'auprès de Mina et s'évanouit à ses pieds.

CLAUSS.

Il faut profiter de cet évanouissement et de la nuit qui tombe... couvrons Gaspard de ce manteau; si nous rencontrons quelqu'un, nous dirons que c'est un pauvre malade que nous portons au presbytère.

MINA.

C'est cela.

CLAUSS.

Quoi qu'il arrive, mes enfans, je vous prie de ne révéler jamais ce que nous savons de cet horrible secret. Nous inventerons une fable pour détourner les soupçons... Dieu nous pardonnera un mensonge qui doit sauver une tête innocente.

FRÉDÉRIC.

Partons... partons... et vous, Mina, retournez au château... votre absence serait remarquée...

MINA.

Je vous obéis... j'irai demain vous voir... Mon Dieu! veillez sur eux.

Frédéric et Clauss emportent Gaspard et disparaissent par la terrasse, Mina rentre au château. La scène reste un moment vide ; la nuit est venue. La petite porte s'ouvre alors, et Schwartz parait.

SCENE IX.

SCHWARTZ.

Personne... achevons l'œuvre... (*Il court à la haie, il l'écarte et recule en apercevant la brèche.*) Ah! on a tout découvert!.. (*Il se précipite dans le caveau.*) Gaspard, Gaspard... c'est moi... c'est le père... pas de réponse... le comte aura tout appris, il aura trouvé un autre complice... (*Il cherche encore.*) Rien, rien. (*Il ramasse le lambeau de vêtement qui a servi à Frédéric pour étancher le sang de Gaspard.*) Du sang.. du sang... plus de doute... ils l'ont assassiné. (*Il tombe sur les deux genoux.*) Mon Dieu, mon Dieu... ce n'est pas sur ma tête que ce sang devra retomber un jour...

ACTE TROISIÈME.

Les dernières maisons du village de Morat ; à gauche, la demeure du pasteur ; à droite, l'entrée du cimetière ; au fond, une avenue conduisant à la forêt.

SCENE PREMIERE.

PAYSANS, SARA.

Plusieurs paysans entrent au cimetière, les autres les regardent passer le chapeau à la main.

PREMIER PAYSAN.

C'était un brave et digne homme.

DEUXIÈME PAYSAN.

Oui, on l'estimait, on le respectait.

SARA, *entrant.*

Pauvre vieux, il a souvent fait l'aumône à la petite mendiante... et pourtant il n'était pas riche.

TOUS.

C'est Sara...

SARA.

Eh bien! oui, c'est moi...

PREMIER PAYSAN.

D'où viens-tu?

SARA.

De la forêt, ramasser du bois sec... à propos, dites donc... je l'ai vu...

DEUXIÈME PAYSAN.

Qui?

SARA.

Le beau jeune homme...

UNE FEMME.

Quel beau jeune homme?

SARA, *à mi-voix.*

Celui-là qui est arrivé ici, un soir, on ne sait d'où, et que depuis si long-temps on cache soigneusement chez le pasteur. Hier matin, il avait échappé à la surveillance de son médecin, M. Frédéric... il était tout seul dans la forêt.

UNE FEMME.

Tu lui as parlé?

SARA.

Tout de suite.

PREMIER PAYSAN.

Elle lui aura demandé l'aumône.

SARA.

Dam! il le faut bien... puis il avait l'air si doux, ça m'a encouragée.

LA FEMME

Qu'est-ce qu'il ta donné?

SARA.

Rien... oh! mais c'est égal, je suis sûre que c'est un bon jeune homme... il ee paraissait paa comprendre ce que je lui demandais, il a pris ma main que je tendais vers lui, l'a serrée dans les siennes en me souriant... puis, saes me dire une seule parole, il a continué sa route.

DEUXIÈME PAYSAN.

Alors, qui ça peut-il être?

TOUS.

Oui, oui, qui ça peut-il être?

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRITZ, *paraissant tout-à-coup au milieu du groupe.*

FRITZ.

Qui ça?

PREMIER PAYSAN.

Quoi?

FRITZ.

Vous dites qui peut-il être... et moi je dis qui ça?

DEUXIÈME PAYSAN.

Qu'est-ce que ça vous fait à vous?

SARA.

Eh! c'est M. Fritz, valet de pied de M. le comte...

TOUS.

De M. le comte?

FRITZ.

Sans doute... je viens faire préparer des logemens au château de Morat, que nous n'avions pas visité depuis fort long-temps, et où nous venons, Mme la baronne, M. le comte et moi, passer quelques jours... M. le comte et sa fille viennent au-devant de M. le baron, leur gendre et époux, qui arrive de Vienne... vous voyez bien que je ne suis pas un étranger ici, et que j'ai le droit de demander... qui ça?...

SARA.

Eh bien! nous parlions d'un jeune homme bien mystérieux, qui est arrivé ici depuis plusieurs mois, avec M. Frédéric et Mlle Mina, sa cousine...

FRITZ, *avec force.*

Je connais...

TOUS.

Ah! ah!

FRITZ.

Je connais M. Frédéric et Mlle Mina, sa cousine...

SARA.

Eh bien! le jeune homme...

FRITZ.

Il m'est parfaitement inconnu .. mais s'il y a du mystère, ça me pique... ça piquera aussi M. le comte, qui est fort curieux... (*à part*) je vas lui en parler au débotté, ça augmentera la faveur dont je jouis...

SARA.

Ah! voilà Mlle Mina .

SCÈNE III.

LES MÊMES, MINA.

MINA.

Oui, c'est moi, mes amis, qui viens vous prier de... Que vois-je! Fritz!

FRITZ.

Moi-même, mademoiselle Mina...

MINA.

Et ma marraine... eh! donnez-moi vite de ses nouvelles...

FRITZ.

Elle est mieux, beaucoup mieux, mademoiselle... elle parlait de vous bien souvent, et disait que vous étiez partie pour soigner votre oncle... Comment va-t-il, votre oncle?

SARA.

Notre pasteur, à ça près qu'il a la goutte, il n'a jamais été malade.

FRITZ, *à part.*

Oh! oh! c'est donc pour ça qu'il était si long à se rétablir!

MINA, *vivement.*

Mon oncle m'a retenue...

FRITZ.

Et M. Frédéric aussi...

MINA.

Mais je compte partir bientôt, j'ai hâte de revoir ma marraine...

FRITZ.

Il ne faudra pas vous déranger pour ça, car madame vient à Morat.

MINA.

On lui a permis ce voyage... ses forces sont donc enfin revenues... et elle arrive... seule?

FRITZ.

Absolument seule.

MINA, *avec joie.*

Ah!

FRITZ.

Avec son père...

MINA, *avec effroi.*

Le comte!...

FRITZ, *à part.*

C'est singulier comme ça a l'air de lui faire plaisir... Mais je suis là, moi, je cause, et monseigneur m'attend.. adieu, mademoiselle Mina. (*A part.*) Il y a du mystère, j'instruirai monsieur le comte de tout ça.

Il sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* FRITZ.

MINA, *à part.*

M. le comte si près de Gaspard!...(*Haut.*) Mes amis, vous savez que notre jeune malade a besoin de grands ménagemens, il va sortir et la vue de tant de monde...

PREMIER PAYSAN.

Ça suffit, mamselle, on s'en va... (*A part.*) C'est fini, elle ne veut pas qu'on en approche.

Ils s'éloignent lentement, en jetant des regards curieux sur la porte du pasteur, qui ne s'ouvre que quand tout le monde est parti.

SCENE V.

MINA, *seule*.

Est-ce seulement le hasard qui amèue ici M. le comte? Pour accompagner Gaspard qu'à tout prix il fallait éloigner de Ranspach... Frédéric et moi nous avons supposé une maladie grave de mon oncle... Fritz ne manquera pas de dire ce qu'il vient de surprendre.. M. le comte soupçonneux et défiant voudra savoir la vérité tout entière... comment dérober Gaspard à ses yeux?... que répondre quand il nous interrogera...?

SCENE VI.

MINA, FRÉDÉRIC.

MINA, *à Frédéric*.

Où donc est Gaspard?

FRÉDÉRIC, *montrant la maison*.

Là!

MINA.

Vous l'avez laissé seul?

FRÉDÉRIC.

Sans doute, Gaspard n'est plus cette créature chétive et misérable que nous avons sauvée... son intelligence long-temps comprimée s'est développée avec une prodigieuse ardeur; ce que nous n'avons pu lui apprendre encore, il le sent ou le devine... si parfois une nature sauvage se réveille tout-à-coup à quelque ancien souvenir, un mot, un geste de ses amis le calmant et l'apaisent, c'est un homme encore enfant, mais c'est un homme, nous n'avons plus rien à craindre pour lui.

MINA.

Oh! vous vous trompez, Frédéric: apprenez que le comte et la baronne arrivent aujourd'hui même à ce château de Moret, qu'ils n'avaient pas visité depuis plus de deux ans.

FRÉDÉRIC.

Le comte! le comte à Morat!

MINA.

Peut-être sait-il déjà le véritable motif de notre départ de Rauspach et de notre séjour ici.

FRÉDÉRIC.

Qui l'en aurait instruit?

MINA.

Fritz qui a appris tout-à-l'heure que la maladie de mon oncle n'était que supposée.

FRÉDÉRIC.

Loin de s'effrayer du péril, il faut l'affronter... je cours au château, je dirai au comte tout ce qu'il peut savoir de la vérité, il nous est impossible maintenant de lui cacher l'existence de Gaspard. Je lui dirai ce que déjà nous avons dit à votre oncle. Si le comte veut voir Gaspard, il le verra... les souvenirs de notre ami sont si vagues, si confus, que le comte n'y pourra trouver une base raisonnable à ses soupçons.

SCENE VII.

MINA, GASPARD, FRÉDÉRIC.

Gaspard sort de la maison; ce n'est plus le Gaspard de l'acte précédent: un costume simple, mais gracieux, a remplacé les lambeaux de vêtemens qui le couvraient, son regard est plus calme, sa voix plus assurée et plus douce, il y a encore de la naïveté sur tous ses traits et dans son accent, mais plus d'idiotisme.

GASPARD.

Mina! Frédéric! (*Allant à eux.*) Il y a bien long-temps que vous m'avez quitté... (*il leur prend les mains*) c'est quand je suis ainsi entre vous deux... c'est quand je tiens vos deux mains dans les miennes que je suis heureux... quand l'un de vous me quitte, c'est la moitié de mon bonheur qui s'en va... vous m'avez dit que c'était Dieu qui nous donnait la vie... est-ce que je vivais dans cette nuit horrible d'où vous m'avez tirée?... La vie... mais c'est voir, sentir, entendre... et c'est par vous que je vois, que je sens, que j'entends... la vie, c'est le beau ciel, qui m'inonde de sa lumière, c'est cet air pur qui rafraîchit mon front, la vie enfin, c'est la liberté... et c'est vous qui m'avez donné tout cela... Qu'avait donc fait pour Gaspard ce Dieu que vous voulez qu'il adore...? Mina, Frédéric, mon Dieu, ma religion, ma croyance, c'est vous..

MINA.

Tout ce qui s'est fait, Gaspard, s'est accompli par la volonté de ce Dieu dont vous doutez, de ce Dieu que je prie tous les jours pour vous... et ce soir ma prière sera plus fervente encore, car un nouveau danger vous menace.

GASPARD, *qui n'a pas compris, s'éloigne de Mina pour aller regarder des fleurs qui sont devant la maison du pasteur.*

Regarde donc, Mina, comme tes fleurs sont belles...

Il n'écoute pas la fin de la scène.

FRÉDÉRIC.

Il ne vous a pas compris, Mina... mais ce danger, moi, je cours le prévenir...

Il sort.

SCENE VIII.

MINA, GASPARD.

Gaspard s'est assis sur un banc près des fleurs de Mina.

MINA, *le regardant.*

Il ne comprend pas, lui, qu'on en veut à sa liberté, à sa vie! De ce monde il ne connaît encore que ce qu'il y a de bien. (*Allant à lui.*) Gaspard, mon ami, il faut rentrer.

GASPARD.

Rentrer déjà? Oh! non, viens plutôt avec moi dans cette forêt si belle qu'hier j'ai parcouru seul.

MINA.

Quelle imprudence!

GASPARD.

C'est hier que je me sois senti véritablement libre. Un moment j'ai eu peur cependant: oui, le feuillage touffu de ces grands arbres m'avait caché la vue du ciel, je croyais être retombé dans la nuit de mon tombeau; un rocher se trouvait devant moi, je le gravis pour me rapprocher de ce ciel que je ne voyais plus. Oh! Mina, Mina, arrivé à la pointe de ce rocher, ces arbres qui m'emprisonnaient étaient sous mes pieds; au-dessus de ma tête, plus rien, rien! et devant moi, tout un monde, un espace infini que mon regard dévorait! Je voudrais pouvoir te dire tout ce qui se passa dans mon âme; mais je ne sais pas, moi: les mots qui rendent la pensée je les connais à peine. Des cris de joie s'élançaient de ma poitrine, des larmes roulaient dans mes yeux: oui, je pleurai; et pourtant j'étais heureux, bien heureux de vivre! enfin je tombai à genoux.

MINA.

Pour prier?

GASPARD.

Non, car je ne sais pas prier, moi; mais parce que devant cet espace immense, devant ces merveilles inconnues, je n'osais plus rester debout.

MINA.

Eh bien! Gaspard, ces merveilles, ce monde, tout cela c'est l'œuvre de Dieu.

GASPARD.

Ce que j'ai ressenti hier, une fois je l'avais éprouvé déjà: oui, ce fut le jour où, sorti tout-à-coup du néant, je me trouvai devant toi, Mina, et, je m'en souviens, devant toi aussi je tombai à genoux! (*Il se met à genoux devant elle; Mina qui s'était assise sur le banc veut se lever pour rentrer, Gaspard la retient.*) Oh! restons encore, attendons ainsi le retour de Frédéric. Ce matin, Frédéric était près de toi, comme me voilà; de là (*montrant la fenêtre*) je vous ai vus tous deux: tu paraissais bien heureuse en l'écoutant, et moi, j'étais bien heureux de ton bonheur. Frédéric te disait: Mina, ma récompense est dans votre amour. Mina, que voulait dire Frédéric? je ne l'ai pas compris.

MINA.

Vous le lui demanderez.

GASPARD.

C'est la première fois que Mina refuse de répondre à Gaspard!

MINA.

J'ai tort, Gaspard, j'ai tort! L'amour est un sentiment chaste et pur que nous devons avouer, car c'est Dieu qui nous le met au cœur. L'amour vrai est la richesse du pauvre, la consolation de l'orphelin, par lui le passé le plus triste s'oublie, l'avenir le plus sombre s'embellit; l'amour c'est une seconde vie dans la vie. Ce sentiment, vous l'éprouverez un jour; la jeune fille qui vous l'aura inspiré aura toutes vos pensées: quand elle parlera vous aimerez à écouter le son de sa voix, quand votre main touchera la sienne, votre cœur bondira de joie dans votre poitrine; et cet amour, feu saint et sacré, ne s'éteindra qu'avec votre vie. Voilà ce que c'est que l'amour dont Frédéric parlait ce matin.

GASPARD, *qui a dévoré des yeux Mina pendant qu'elle parlait, et qui a paru éprouver toutes les sensations qu'elle analysait, Gaspard se lève en disant:*

Mina! Mina!

A ce moment Frédéric paraît.

SCENE IX.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Mina, j'ai vu le comte, la baronne, je leur ai parlé de Gaspard, de ses malheurs; Mme la baronne viendra aujourd'hui même voir Gaspard, auquel elle s'intéresse déjà; le comte l'accompagnera sans doute. (*Allant à Gaspard qui est resté tout pensif.*) Mon ami, il faut rentrer.

GASPARD.

Pourquoi?

FRÉDÉRIC.

Pour vous préparer à une entrevue de laquelle dépend votre destinée peut-être!

MINA.

Venez, Gaspard, et suivez tous les conseils de Frédéric.

Ils entrent tous trois chez le pasteur.

SCENE X.

SCHWARTZ *descend vivement la colline, et s'arrête devant la petite maison, à droite.*

Morat! enfin je suis à Morat! voilà la maison de mon père, de mon vieux père, pour lequel je n'ai plus rien à redouter. Ces preuves fatales qui pouvaient perdre et flétrir sa vieillesse, je les ai là, sur mon cœur! (*Tombant sur un banc de verdure.*) Attendons un moment avant de frapper à cette

porte; rassemblons quelque force pour le bonheur! Le comte n'a pas voulu me revoir, l'homme impitoyable a craint de rougir et de baisser les yeux devant moi; il m'a envoyé à Risberg ces papiers dont il n'avait plus besoin pour s'assurer mon silence. Gaspard, enfin, tombé sous ses coups, qu'avait-il à craindre de moi? il l'a compris, et m'a rendu ma liberté. Pauvre Gaspard! O mon père! mon père, à toi maintenant, à toi tous les jours qui me restent! Allons. (*Il frappe à la porte, on ne répond pas.*) Personne. Le vieillard sans doute est assis au pied de ces arbres, demandant au soleil de la chaleur pour son sang qui se glace. De quel côté diriger mes pas?

SCENE XI.

SCHWARTZ, PAYSANS.

Des paysans sortent du cimetière, Schwartz les regarde et court à eux.

SCHWARTZ.

Ces hommes me diront peut-être...(*S'apercevant que les paysans sortent du cimetière.*) Ah! il est mort quelqu'un à Morat!

PREMIER PAYSAN.

Oui, et un brave homme!

SCHWARTZ.

Un ancien ami à moi, peut-être?

PREMIER PAYSAN.

Vous êtes donc du pays?

SCHWARTZ.

Oui; Schwartz est mon père.

DEUXIÈME PAYSAN, *bas à ses camarades.*

Oh! c'est le fils du vieux Schwartz!

SCHWARTZ.

Le nom, le nom de celui que vous venez de conduire à sa dernière demeure, dites-le-moi? Si c'est un ami d'enfance, je veux, comme vous, saluer sa tombe.

PREMIER PAYSAN, *bas.*

Je n'oserai jamais lui dire!

DEUXIÈME PAYSAN, *arrêtant un paysan qui traverse la scène.*

Vous demandez le nom du pauvre défunt? tenez, vous pourrez le lire sur cette croix que Frantz allait planter là-bas.

SCHWARTZ, *les regardant tous.*

Pourquoi me regardent-ils ainsi? d'où vient que mon cœur se serre? Donnez, donnez-moi cette croix. (*On la lui donne avec hésitation, et tous le regardent avec intérêt. Schwartz passe la main sur son front, puis regarde la croix et lit :*) Schwartz! Oh! oh! (*Il frotte ses yeux, la croix, relit encore :*) Schwartz! Oh! dites-moi que je suis en délire! dites-moi... Vous vous taisez! Mon père! mon père!

LE PAYSAN, *ôtant son chapeau et montrant le cimetière.*

Depuis ce matin, il est là!

SCHWARTZ.

Oh! oh! mon pauvre père! mort! mort sans avoir revu son fils! sans l'avoir embrassé! mort! et j'arrivais le cœur plein de joie! et rien, rien ne m'a dit en route que le plus affreux des malheurs m'attendait ici. Conduisez-moi, conduisez-moi, que je baise au moins la terre qui le recouvre! il entendra mes cris, il entendra mon dernier adieu! ou plutôt, non, non, laissez-moi, j'irai seul. Oh! parmi toutes ces tombes, je reconnaîtrai la sienne! laissez-moi, laissez-moi.

Il tombe à genoux devant la croix qu'il tient dans ses bras; les paysans s'éloignent en silence.

SCENE XII.

SCHWARTZ, *toujours à genoux.*

O mon père! ne plus te revoir! ne pouvoir te dire jamais tout ce qu'il y avait pour toi dans ce cœur de respect et d'amour! Mon père! tu as quitté ce monde sans savoir à quel horrible supplice ton fils s'était condamné pour toi! qui me relèvera maintenant de mon crime? qui effacera maintenant de mon front la tache de sang que Gaspard y a laissée? Oh! Gaspard! Gaspard!

A ce moment la fenêtre de la maison du pasteur s'ouvre, et Gaspard y paraît.

SCENE XIII.

SCHWARTZ, GASPARD, *chez le pasteur.*

GASPARD.

C'est mon nom qu'on a prononcé.

SCHWARTZ.

Oh! je ne survivrai pas à tout ce que j'aimais.

GASPARD, *avec un grand mouvement.*

C'est sa voix.

SCHWARTZ.

A mon père, à Gaspard!

GASPARD, *sort de la maison et aperçoit Schwartz.*

Père! père!

SCHWARTZ, *reculant avec effroi.*

Gaspard! Gaspard! non, c'est impossible

GASPARD.

Père, tu ne me reconnais pas? Oh! j'ai bien reconnu ta voix, moi, cette voix qui m'appelait dans la nuit de mon tombeau, cette voix, la seule qu'il me fût permis d'entendre.

SCHWARTZ.

C'est lui, lui, Gaspard! il existe, mon Dieu! il existe... oh! vous avez eu pitié de moi, seigneur, vous avez mesuré mon malheur à mes forces, vous m'avez repris mon père; mais vous me le rendez lui... il existe! (*l'embrassant*) oui, c'est bien toi, mon Gaspard, mon enfant!

GASPARD, *s'éloignant.*

Tu ne viens pas m'enlever à mes amis, n'est-ce pas? tu ne viens pas m'arracher au monde, à la lumière, à la vie?

SCHWARTZ.

Moi! moi! oh! tu me crains, c'est juste... tu dois me haïr, c'est juste encore... Je te pressais dans mes bras, mais c'est aux genoux de la victime que le bourreau doit tomber.

Il tombe à genoux.

GASPARD, *le relevant.*

Que fais-tu? moi te haïr! oh! je sais maintenant ce que signifient ces mots haïr, aimer, et je t'aime, entends-tu bien, père? je t'aime... Dans la confusion de mes souvenirs, un seul m'est resté, c'est le tien! au milieu de tout ce bruit qui maintenant arrive jusqu'à moi, j'entendais encore ta voix. Père, tu as pu croire à ma haine; mais qui m'a nourri? c'est toi... qui m'a réchauffé dans ses bras? c'est toi... je ne l'ai pas oublié, mon ennemi, celui que je dois haïr, c'est celui qui m'avait condamné à ne jamais voir le jour, mais celui-là, ce n'est pas toi... oh! non, non, mon cœur me dit que ce n'est pas toi.

SCHWARTZ.

Non, non, celui-là m'avait dit : Esclave, tue cet enfant ou je tuerai ton père. Mais le ciel qui ne voulait pas m'écraser sous le poids d'un éternel remords, le ciel te sauva de ma servile obéissance. Je te cachai dix-huit ans dans les entrailles de la terre, je te nourris de la moitié de mon pain, je te couvris de la moitié de mes vêtemens, et si je ne te rendais pas le soleil et la liberté, c'est que mon père aurait payé de sa vie ta délivrance. Mais les nouveaux protecteurs que Dieu t'a envoyés m'ont encore laissé une tâche à accomplir : ils t'ont fait libre, Gaspard, moi je te ferai heureux. Je te paierai tes dix-huit ans de tortures et d'angoisses, et pour cela, enfant, pour cela je te rendrai ta mère.

GASPARD.

Ma mère!

SCHWARTZ.

Tes nouveaux amis ont dû t'apprendre qu'une mère était un trésor saint et sacré. Si elle existe encore, je te la rendrai, te dis-je, et pressé sur son cœur, couvert de ses caresses, tu oublieras tout ce que Schwartz t'a fait souffrir. Quand tu fus remis entre mes mains, je trouvai ce bracelet, précieux indice que ta pauvre mère avait placé sur ton cœur... tiens! le voilà, ce bracelet.

GASPARD.

Oh! donne, donne, il vient de ma mère, il ne me quittera plus.

SCHWARTZ.

Maintenant, Gaspard, pour Schwartz va commencer une vie nouvelle, et celle-là, je l'espère, rachètera l'autre. Dès aujourd'hui nous partirons, nous irons à Vienne; oui, moi, pauvre homme du peuple, j'irai, s'il le faut, jusqu'à l'empereur, je lui dirai tes malheurs, je lui dirai la haine de ton persécuteur, je lui dirai : Vous ête tout-puissant après Dieu, je vous confie cet enfant, protégez-le. Et moi, avec ce bracelet que tu me rendras alors, je parcourrai, s'il le faut, toute l'Allemagne, le ciel me conduira. A la mère qui pleure son enfant je dirai : Il existe, il vous attend, venez, l'empereur et la loi vous le gardent.

GASPARD.

Oui, oui, c'est cela, nous partirons, mais Frédéric, Mina.,. ne plus les revoir... oh! c'est que je les aime aussi.

SCHWARTZ.

Je leur dirai ce que je veux faire pour toi, ils m'approuveront, car ils comprendront que tu ne seras en sûreté que sous l'égide impériale. C'est là, dans cette maison qu'habitent tes amis, va m'attendre auprès d'eux; avant de quitter ce pays, j'ai un dernier devoir à remplir. Mon père, je voulais te donner ces funestes papiers que j'ai si chèrement payés, je les déchirerai sur ta tombe. Gaspard, ta prière pure et candide doit arriver au trône de l'Éternel! prie, enfant, prie pour le père de Schwartz qui est mort sans embrasser son fils.

Gaspard s'agenouille, ensuite Schwartz entre dans le cimetière.

SCENE XIV.

GASPARD, MINA, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Les voilà! les voilà!

GASPARD.

Qui donc?

MINA.

M. le comte et Mme la baronne. De ma fenêtre je viens de les apercevoir se dirigeant de ce côté. Gaspard, mon ami, on va vous interroger, prenez garde à ce que vous allez dire.

Gaspard, sans l'écouter, regarde du côté du cimetière.

SCENE XV.

LES MÊMES, LA BARONNE, LE COMTE.

LA BARONNE.

Frédéric, ce jeune homme est sans doute celui dont vous nous avez parlé ce matin?

FRÉDÉRIC.

Oui, madame, c'est lui-même; il entre à peine dans la vie, et il a déjà bien souffert.

LA BARONNE.

Lui aussi! (*A Gaspard.*) Approchez. Ce que nous savons déjà de vous et de vos malheurs nous a vivement touchés : ces malheurs arrivent à leur terme, croyez-le bien.

LE COMTE.

M. Frédéric nous a dit qu'il vous avait rencontré seul et perdu dans la forêt de Ranspach, vous

n'avez pu lui expliquer alors comment vous vous trouviez ainsi abandonné, mais aujourd'hui que par les soins du docteur votre raison a pu s'éclairer, aujourd'hui qu'une vie douce et heureuse a dû ramener le calme dans votre esprit, ne pouvez-vous rassembler quelques souvenirs, donner quelque indice qui nous mettrait sur la trace de la vérité?

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte, lorsque j'ai rencontré ce jeune homme, il n'avait, je vous le répète, aucune connaissance de lui-même, il savait à peine articuler quelques mots sans suite et le nom de Gaspard que nous lui avons conservé.

LE COMTE.

Mais ce nom, qui vous l'avait donné?

GASPARD.

Lui.

LE COMTE.

Lui?

GASPARD.

Le père.

FRÉDÉRIC.

Il désigne ainsi l'homme qui sans doute l'a élevé, nourri...

LE COMTE.

Avant de connaître M. Frédéric, n'aviez-vous donc jamais vu que cet homme!

GASPARD.

Jamais que lui.

LE COMTE, *après un mouvement qu'il contient.*

Gaspard, votre mémoire est-elle infidèle à ce point que vous ne puissiez nous dire en quel lieu s'écoula votre enfance?

FRÉDÉRIC.

Ses souvenirs sont trop confus, trop vagues pour...

LE COMTE.

Laissez-le répondre.

MINA, *à part.*

Mon Dieu! que va-t-il dire?

LA BARONNE.

Parlez, parlez sans crainte.

GASPARD.

Madame, faites creuser cette terre, faites la creuser assez avant pour que tout bruit se taise, pour que toute lumière s'éteigne, faites descendre Gaspard dans ce tombeau, vous connaîtrez alors la demeure qu'on lui avait choisie.

LE COMTE.

C'est étrange!

LA BARONNE.

Eh quoi! pauvre enfant, ce fut dans un cachot que vous fûtes élevé? pendant dix-huit ans vous n'avez pas vu la lumière des cieux, vous n'avez pas entendu la voix d'un ami?

GASPARD.

Oh! si, madame, j'avais un ami; celui-là venait chaque jour m'apporter mon pain, il restait peu de temps avec moi, et je ne vivais que pendant ce temps; une fois, je l'attendis vainement... oh! ce fut mon plus grand supplice que cette attente; tout-à-coup les pierres de mon caveau s'ébranlèrent, l'une d'elles vint en tombant me frapper au front; de ce moment je ne vis, je ne ressentis plus rien, et quand je revins à moi, j'étais libre: voilà tout ce que je sais, madame, voilà tout ce que je puis vous dire.

LE COMTE, *à part.*

C'est lui!

LA BARONNE.

Pauvre Gaspard! si jeune et déjà tant de souffrances; mais je vous l'ai dit, tous vos malheurs sont finis, je ne laisserai point à Mina la douce mission de vous refaire une autre existence.

LE COMTE, *à part.*

O Schwartz, Schwartz!

LA BARONNE.

Et d'abord, vous ne nous quitterez plus.

LE COMTE, *à part.*

Que dit-elle?

FRÉDÉRIC.

Madame, je vous remercie de vos bontés pour Gaspard, mais du moment où le ciel me l'a donné, je l'ai nommé mon frère. Oh! madame, laissez-moi, laissez-moi mon frère.

GASPARD.

Gaspard ne peut suivre la baronne, il ne pourra rester avec Mina, Gaspard va partir.

TOUS.

Partir!

LE COMTE.

Où donc allez-vous?

GASPARD.

Attendez... à Vienne! oui, à Vienne.

LE COMTE, *allant à lui.*

A Vienne! et qui t'y conduira?

GASPARD.

Lui, le père.

LE COMTE, *vivement.*

Tu l'as revu?

LA BARONNE.

Cet homme alors pourra nous dire...

LE COMTE, *cherchant à se contenir.*

Oui, vous avez raison, cet homme achèvera les révélations de Gaspard; je l'interrogerai, mais jusque là, Gaspard restera avec nous, je le prends sous ma protection, et ma protection sera plus puissante que la vôtre, mon cher Frédéric. Venez donc, Gaspard, de ce moment vous êtes à moi, de ce moment vous ne devez plus me quitter.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Il a tout deviné.

LE COMTE.

Partons.

Pendant la fin de la scène Schwartz a paru à la porte du cimetière; en apercevant le comte, il a fait un mouvement de surprise et d'effroi, puis il a prêté l'oreille; au moment où le comte veut aller prendre la main de Gaspard, c'est Schwartz qu'il trouve, c'est la main de Schwartz qu'il rencontre.

SCHWARTZ.

Un moment, monsieur le comte.

SCENE XVI.

Les Mêmes, SCHWARTZ.

SCHWARTZ.

Avant que vous quittiez cette place, avant que vous emmeniez cet enfant, il faut que je vous parle; renvoyez tout le monde.

LE COMTE.

Mais...

SCHWARTZ, *bas*.

Je le veux !

LE COMTE.

Ma fille, mes amis, laissez-moi seul avec cet homme.

GASPARD, *embrassant Schwartz et le montrant à la baronne*.

C'est lui, c'est le père !

LA BARONNE.

Lui !

MINA.

Venez, venez, Gaspard.

Tout le monde rentre chez le pasteur, en regardant avec anxiété le Comte et Schwartz.

SCENE XVII.

LE COMTE, SCHWARTZ.

LE COMTE.

Schwartz, comment as-tu tenu ton serment?

SCHWARTZ.

Je n'y ai pas manqué, monsieur, une autre main que la mienne a sauvé Gaspard.

LE COMTE.

Tu mens; tu crois pouvoir me braver parce que, faible et confiant, je t'ai remis ces papiers qui t'enchaînaient à moi; mais mon témoignage et mon crédit suffiront encore pour...

SCHWARTZ.

Le vieux Schwartz n'a plus rien à craindre de vous, on ne juge que les vivans, et le vieux Schwartz est mort.

LE COMTE.

Mort !

SCHWARTZ.

Je viens de dire à sa tombe mon dernier adieu; vingt années de ma vie ont été consacrées à mon père, tous les jours que le ciel me garde appartiennent à présent à votre victime, à votre victime que je ne vous laisserai pas ressaisir.

LE COMTE.

Écoute, Schwartz, nos rôles sont changés, je le vois, c'est à moi de supplier; je ne te demande plus la mort de Gaspard... cet arrêt, d'ailleurs, je n'aurais plus la force de le prononcer, car la vue de cet enfant m'a remué le cœur; qu'il vive... mais qu'il vive loin de l'Allemagne; dans quelques jours tu partiras avec lui, je te donnerai assez d'or pour vous rendre riches et heureux; que vous fait cet exil? Gaspard n'a pas de patrie, tu n'as plus de famille, vous partirez dans trois jours.

SCHWARTZ.

Je ne partirai pas.

LE COMTE.

Comment!

SCHWARTZ.

J'ai juré à Dieu et à mon père que par moi justice serait faite, et justice sera faite, monseigneur.

LE COMTE.

Oh ! non, non, tu auras pitié de moi !

SCHWARTZ.

Avez-vous eu pitié de lui, quand, me roulant à vos pieds, je vous demandais grâce pour l'enfant dont vous vouliez faire murer le sépulcre?... j'embrassais vos genoux, je baignais vos mains de mes larmes, ce jour-là, vous m'avez impitoyablement repoussé; je vous repousse aujourd'hui... ah! nos rôles sont changés, vous l'avez dit.

LE COMTE.

Mais que veux-tu? qu'exiges-tu?

SCHWARTZ.

Rien de vous, car vous ne pouvez rien réparer. Qu'offrez-vous à Gaspard en échange de toute une existence de supplice?... de l'or, de l'or!... Les voilà bien ces puissans, qui croient qu'on paie tout avec de l'or... je ferai bien plus pour Gaspard, moi, je lui rendrai sa mère.

LE COMTE, *avec effroi*.

Sa mère!... tu la connais?

SCHWARTZ, *comme frappé d'une idée subite, et regardant du côté par lequel est sortie la baronne*.

Peut-être.

LE COMTE.

Malheureux!.... Mais sais-tu qu'avant que tu aies pu faire une semblable révélation je t'aurai tué?

SCHWARTZ, *avec une rage concentrée, et s'approchant du comte*.

Savez-vous que celui que vous menacez vous hait de toutes les forces de son ame? savez-vous que celui-là, en sentant se briser sa chaîne, s'était promis de vous en frapper le front? savez-vous enfin qu'il a ses remords et les tortures de Gaspard à vous faire expier? Ne voyez-vous pas que vous êtes seul avec cet homme, et qu'il tient un poignard?

LE COMTE, *portant la main à sa poitrine*.

Misérable !

SCHWARTZ.

Vous venez de m'inspirer une terrible pensée...

le mauvais génie de Gaspard, c'est vous! la main toujours suspendue sur sa tête, c'est la vôtre!... tant que vous vivrez, je devrai trembler pour Gaspard, et je ne veux plus craindre pour lui. Comte, la première menace de mort est sortie de votre bouche; comte, priez Dieu, et que tout votre sang retombe sur moi, car vous allez mourir.

LE COMTE, *froidement et reculant d'un pas.*

Tu veux m'assassiner?

SCHWARTZ.

Je veux sauver Gaspard! A genoux, monsieur, et priez Dieu.

LE COMTE.

Pour toi, alors?

Et, sortant un pistolet de son sein, il ajuste Schwartz et le frappe au cœur.

SCHWARTZ.

Ah!... ah!... Gaspard! Gaspard!...

Il tombe.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, GASPARD, *puis* LA BARONNE, FRÉDÉRIC, MINA, *et* LES GENS DU COMTE.

GASPARD.

Quel bruit!... père... père... ah! (*il court à lui*) du sang... du sang...

Il se jette sur le corps de Schwartz.

LE COMTE, *à tout le monde.*

Ce misérable avait levé son poignard sur moi, son maître; je l'ai tué. (*A un domestique.*) Dites au bourguemestre de venir recevoir ma déclaration.

GASPARD.

Père! père!

FRÉDÉRIC.

Son cœur ne bat plus... il est mort!

LE COMTE.

Et il emporte avec lui son secret dans la tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Une riche salle du château de Ranspach.

SCENE PREMIERE.

FRÉDÉRIC, MINA.

FRÉDÉRIC, *allant au-devant de Mina.*

Avez-vous vu Gaspard?

MINA.

Non, il n'a point encore quitté sa chambre; vous savez que depuis la mort de celui qu'il appelait son père, Gaspard est devenu sombre, défiant, et ma marraine, craignant que la vue des lieux où il a perdu son ami n'achevât d'égarer sa raison, a décidé M. le comte à quitter le château de Morat, et à revenir à Ranspach.

FRÉDÉRIC.

Et depuis huit jours, Gaspard est, sans le savoir, dans la demeure qui a vu ses premières et longues douleurs, et où l'attendent peut-être de nouvelles persécutions.

MINA.

Oh! non, c'est impossible; quel intérêt M. le comte peut-il avoir à torturer ainsi notre ami?

FRÉDÉRIC.

Et quel intérêt a-t-il aussi à m'éloigner de ce château?

MINA.

Il se pourrait!

FRÉDÉRIC.

Oui, Mina, oui; il m'éloigne parce que, seul maintenant, je suis l'appui, le protecteur de Gaspard.

MINA.

Oh! on vous a trompé, Frédéric.

SCENE II.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET.

Pour monsieur Frédéric.

Il lui remet un billet et sort.

FRÉDÉRIC, *lisant.*

« La cour de Vienne a donné ordre d'informer » sur la naissance et la captivité de Gaspard. Mon- » sieur Frédéric partira aujourd'hui même pour » Vienne, afin de communiquer les renseignemens » qu'il possède, et les observations que son art lui » a pu faire recueillir. » (*A Mina.*) Vous le voyez, il faudra nous séparer aujourd'hui, dans quelques heures peut-être.

MINA.

Mon ami, vous ne pouvez résister à cet ordre, mais il faut en partant laisser à Gaspard un appui, une protection; Frédéric, il faut tout dire à ma marraine.

FRÉDÉRIC.

A la baronne! oui, il lui a sauvé la vie; et puis elle me comprendra si je lui parle de la haine implacable du comte. Il faut vous éloigner, Mina.

MINA.

Non, je veux joindre mes prières aux vôtres.

FRÉDÉRIC.

Songez-y, je vais parler à la baronne d'un crime dont son père est coupable, c'est de son père

qu'il lui faudra rougir, et pour cela, c'est assez d'un témoin.

MINA.

Oui, je vous comprends, et je vous laisse.

SCENE III.

FRÉDÉRIC, *puis* LA BARONNE

FRÉDÉRIC.

Pauvre femme, c'est un nouveau chagrin que je vais lui causer.

LA BARONNE.

Vous êtes seul, Frédéric, je croyais trouver Mina près de vous.

FRÉDÉRIC.

Elle y était en effet, il n'y a qu'un instant, madame, mais je l'ai éloignée pour vous parler à vous seule.

LA BARONNE.

A moi?

FRÉDÉRIC.

Madame, vous portez quelque intérêt à Gaspard, n'est-ce pas? et vous le protégeriez, si un grand danger le menaçait?

LA BARONNE.

Le protéger, mais contre qui?

FRÉDÉRIC.

Helas! madame, oserai-je jamais vous le dire?

LA BARONNE.

Parlez, parlez, je le veux.

FRÉDÉRIC.

Vous savez, madame, que, dès sa naissance, Gaspard rencontra un ennemi acharné à sa perte; cet ennemi, plus cruel qu'un meurtrier, le condamna à de lentes et cruelles douleurs...

LA BARONNE.

Et cet homme, le connaîtriez-vous? auriez-vous découvert enfin...?

FRÉDÉRIC.

Oui, madame, je le connais; et ce n'est pas assez pour lui d'avoir torturé pendant dix-huit ans sa victime, ce n'est pas assez de la mort du Schwartz, quand un seul ami, un seul protecteur reste encore au pauvre Gaspard, il l'éloigne, car il lui faut sa proie seule et sans défense: car il craint que son bras tremble et ne faiblisse, s'il rencontre deux cœurs à frapper au lieu d'un.

LA BARONNE.

Mais, quel est donc cet homme?

FRÉDÉRIC, *hésitant.*

Cet homme... c'est...

SCENE IV.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ.

M. le comte attend monsieur Frédéric dans son cabinet; il n'admet aucun retard.

FRÉDÉRIC, *bas.*

Vous l'entendez, madame, il est impitoyable, il me chasse.

LA BARONNE.

Grand Dieu! le persécuteur de Gaspard!...

FRÉDÉRIC, *bas et s'éloignant.*

C'est votre père, madame.

Il sort avec Fritz.

SCENE V

LA BARONNE, *très-agitée.*

Mon père, c'est mon pére, a-t-il dit, qui a condamné Gaspard, et Gaspard a dix-huit ans!... dix-huit ans! oh! mon Dieu! mon Dieu!

SCENE VI.

LA BARONNE, GASPARD.

GASPARD, *entrant pâle et dans le plus grand désordre.*

Mina!... Frédéric!... sauvez-moi, sauvez-moi!

LA BARONNE.

C'est lui! dans quel état... Gaspard, mon ami, qu'avez-vous?

GASPARD, *s'éloignant de la baronne.*

Où suis-je? qui êtes-vous? Ah! je vous reconnais, madame... Vous m'appelez votre ami... ut c'est vous... vous qui m'avez conduit ici... c'est vous qui m'avez dit: Aie confiance en mon père... suis-le... Votre pére... mais... c'est lui qui a tué Schwartz! Et ce château est à votre père... n'est-ce pas?

LA BARONNE.

Sans doute.

GASPARD.

Tout est à lui... tout, jusqu'aux souterrains où l'air manque, où la vie s'éteint. Veut-on m'y faire descendre encore? Oh! madame, obtenez plutôt qu'on me tue... qu'on me tue d'un seul coup, comme Schwartz...

LA BARONNE.

Mais qu'avez-vous donc vu?

GASPARD, *la regardant.*

Oh! je me trompais... vous n'avez pas de haine pour Gaspard... vous ne le trompez pas... il peut tout vous dire, comme à Mina, comme à Frédéric... C'est étrange... quand je suis près de vous, j'ose à peine vous parler... et pourtant je sens là que je vous aime, comme j'aime Frédéric et Mina...

LA BARONNE.

Oh! si tu pouvais comprendre tout ce qui se passe à présent dans mon ame... Oh! mais, dis-moi donc ce qui a causé ton effroi... parle... parle...

GASPARD, *lui prenant la main et la conduisant à une fenêtre.*

Tenez, voyez-vous là-bas... cette tour haute et sombre... tout-à-l'heure j'étais dans le parc, au pied de cette tour... je pleurais, car je pensais à Schwartz... un bruit soudain me fait lever la tête; ce bruit était semblable à celui causé par une pierre qui se détache et tombe... et ce bruit me serra le cœur... Je regarde autour de moi... il me semble que je me suis déjà trouvé à cette même place... ce sable, ces buissons, ces arbres étaient gravés là... je les avais déjà vus.

LA BARONNE.

Ah! continue... continue.

GASPARD.

Je me lève... une haie de verdure se trouvait devant moi... je l'écarte de mes deux mains, et j'aperçois un mur à demi renversé... et derrière ce mur, un cachot...

LA BARONNE.

Un cachot!

GASPARD.

Le mien! le mien, madame!

LA BARONNE.

Le tien!...

GASPARD.

Oui, celui où j'ai vécu, où j'ai souffert si longtemps. Ah! j'ai tout reconnu... la perte, les tombes, la paille pour dormir. A cette vue, tous mes souvenirs sont revenus... toutes mes souffrances se sont réveillées... ma raison éclairée par Frédéric et Mina s'est de nouveau perdue... J'étais le Gaspard d'autrefois... comme autrefois je courus à la perte... toujours fermée... comme autrefois, j'appelai le père à mon aide... comme autrefois, il me sembla entendre le bruit de ses pas... On marchait en effet... la haie s'écarta tout-à-coup... un homme parut à l'entrée du souterrain... Hors de moi, je courus vers cet homme en criant : Père! père!... et cet homme et moi nous poussâmes en même temps un cri de surprise et d'effroi... cet homme... c'était votre père...

LA BARONNE.

Mon père!

GASPARD.

Ah! à sa vue, je ne sais quelle secrète horreur s'empara de moi... mes tortures, la mort de Schwartz... tout me revint à la pensée... Bourreau de Schwartz! m'écriai-je, viens donc voir le tombeau de Gaspard! Et je me précipitai sur le comte... je l'entraînai dans le cachot... en vain il se débattait, en vain il me demandait grâce, je ne voyais plus rien que l'ombre de Schwartz qui me souriait, je n'entendais plus rien que la voix de Schwartz qui me criait : Venge-moi... le comte était renversé... une pierre était dans ma main! je la levai sur sa tête...

LA BARONNE.

Malheureux!...

GASPARD.

Le vieillard fit un dernier effort... Grâce! grâce! mon fils! s'écria-t-il... A ce mot, à l'accent de cette voix suppliante... je sentis mon délire et ma fureur s'éteindre... l'ombre terrible de Gaspard avait disparu... devant moi, je n'avais plus qu'un vieillard me demandant la vie à genoux. Je jetai loin de moi la pierre que je tenais encore... et d'un bond je m'élançai hors du caveau...

LA BARONNE, *dont l'émotion est au comble.*

Il t'a appelé son fils?... ces paroles, tu les as bien entendues?...

GASPARD.

Oui... mais il m'a donné ce titre pour exciter ma pitié... ma mère seule peut m'appeler son fils.

LA BARONNE.

Ta mère!... et qui t'a dit qu'elle existait encore?

GASPARD.

Comme vous êtes pâle!... comme vous tremblez...

LA BARONNE.

Oh! réponds-moi!... réponds-moi... ma vie est tout entière dans ce que tu vas dire! Qui t'a parlé de ta mère?

GASPARD.

Lui! lui?... Schwartz... Schwartz, qui m'a donné les moyens de la retrouver.

LA BARONNE.

Quels moyens? achève!

GASPARD.

Oh! ce que vous me demandez là, je l'ai caché à Mina elle-même.

LA BARONNE.

Oh! je te le demande à genoux!

GASPARD.

Je vous dirai tout... mais bien bas, pour que nul autre que vous n'entende... Ma mère!... c'est tout mon espoir de bonheur... Un bijou avait été placé sur moi par elle : ce bijou, Schwartz l'a conservé.

LA BARONNE.

C'est un bracelet! n'est-ce pas?... C'était un bracelet!

GASPARD.

Il est là, sur mon cœur.

LA BARONNE.

Oh! donne... donne!

La baronne étend le bras, Gaspard alors aperçoit le bracelet au bras de la baronne.

GASPARD.

Ah!

LA BARONNE.

Qu'as-tu donc?

GASPARD.

Le voilà!

LA BARONNE.

En effet, il doit être semblable à celui-ci.

GASPARD, *le tirant de son sein.*

Tenez... tenez!

LA BARONNE.

Oui... oui! c'est bien lui... regarde! regarde,

Gaspard !... des cheveux forment ces deux bracelets... ces cheveux sont ceux de ton père... c'était son unique héritage... et moi... moi, ta mère ! je l'ai partagé avec mon enfant.

GASPARD.

Ah ! ma mère !...

LA BARONNE.

Oui... oui ! je suis ta mère !

GASPARD.

Ah ! ah ! ma mère !

Il tombe dans ses bras.

LA BARONNE.

Mon enfant !... mon enfant ! Malheureuse ! lorsqu'il parlait de ses longues douleurs, je l'écoutais presque sans effroi ; je sentais une larme rouler dans mes yeux... une larme et rien de plus... une larme, et mon cœur ne s'est pas brisé ; non, je l'ai plaint comme on plaint un étranger, un malheureux qu'on oubliera bientôt... et c'était mon fils ! mon pauvre fils qui avait souffert tout cela.... et pourtant il semble que mon ame ait deviné tes tortures, mon fils... car pendant dix-huit ans je me mourais ici moi, tandis que tu te mourais là-bas.... et ce n'est qu'il y a six mois... ce n'est qu'au jour de ta liberté que je suis revenue à la vie... Oh ! c'est que j'étais une bonne mère ! c'est que dix-huit ans mon cœur éprouvait tes douleurs... c'est qu'il y a six mois, je te sentais vivre enfin !...

GASPARD.

Oh ! ma mère ! que je suis heureux !... Je ne suis plus seul, abandonné dans le monde... j'ai une mère !...

LA BARONNE, *écoutant.*

Quelqu'un !

GASPARD, *avec peur.*

On vient... pour nous séparer peut-être !

LA BARONNE.

Oh ! ne crains plus rien, mon fils... une mère est forte pour défendre son enfant !...

Le comte entre.

GASPARD.

Lui !... c'est lui !

SCENE VII.

LE COMTE, LA BARONNE, GASPARD.

LE COMTE.

Pourquoi cet effroi, Gaspard ? vous n'avez rien à craindre de moi. Ma fille, éloignez-vous, pour quelques instans du moins ; il faut que je parle à ce jeune homme, à lui seul.

LA BARONNE.

M'éloigner... vous le confier, oh ! non, non.

LE COMTE.

Je vous l'ordonne, ma fille.

LA BARONNE.

Et moi, je refuse d'obéir, monsieur.

LE COMTE.

Vous oubliez...

LA BARONNE.

Que je suis votre fille ? non, monsieur ; mais je me souviens que je suis sa mère !

GASPARD.

Ma mère!

LE COMTE, *à part.*

Elle sait tout.

LA BARONNE, *à mi-voix.*

Une fois déjà, je vous ai confié mon enfant.

LE COMTE.

Assez, ma fille : épargnez-moi la honte de rougir devant vous ; regardez-moi, il n'y a plus de colère, plus de sévérité dans mes yeux, il y a des larmes, et dans mon cœur il n'y a plus que des remords.

LA BARONNE.

O mon Dieu ! dois-je le croire ?

LE COMTE.

Assez de persécutions et de souffrances pour ce jeune homme ; tout mon espoir d'ailleurs n'est-il pas en lui ? il n'y a qu'un instant, il pouvait se venger, il pouvait me tuer, et il m'a laissé la vie ; humble et suppliant, je viens maintenant lui demander de me laisser l'honneur.

LA BARONNE.

Se pourrait-il ?.. Vous ne le menacez plus, vous ne voulez plus sa mort : oh mon père ! ne craignez rien de lui, son ame est généreuse comme celle de Léone Hauser ; c'est un noble sang qui coule dans ses veines.

LE COMTE, *passant vers Gaspard.*

Gaspard, ceux qui vous ont appris ce que vous savez déjà de ce monde nouveau pour vous, ceux qui vous ont dit ce que c'était qu'une mère, vous ont-ils dit ce que c'était que l'honneur ?

GASPARD.

L'honneur, oui, Frédéric me l'a dit : pour ce qu'ils appellent l'honneur, les hommes sacrifient leurs affections les plus chères.

LE COMTE.

C'est cela ; à mon honneur j'ai sacrifié le repos de ma vie le salut de mon ame.... Écoutez-moi bien Gaspard : la bonté du ciel vous a rendu votre mère, et comme vous, elle s'abandonne tout entière au bonheur d'aujourd'hui, sans songer aux larmes de demain ; les joies de la mère ont effacé les terreurs de l'épouse.

GASPARD.

Je ne vous comprends plus.

LA BARONNE.

Qu'allez-vous lui dire ?

LE COMTE.

Toute la vérité. Gaspard, votre père est mort sans que votre naissance inconnue de tous fût légitimée : en un mot, Gaspard, votre naissance fut un crime.

LA BARONNE.

Ah ! monsieur... monsieur...

LE COMTE.

Depuis, ma fille a donné sa main à un homme

que nous avons trompé, car il ne sait rien de ce passé dont il va nous demander compte, et cet homme revient aujourd'hui.

GASPARD.

Aujourd'hui!

LE COMTE.

Me comprends-tu, Gaspard?.. il revient, et c'est lui que l'empereur a chargé du soin de découvrir le secret de ta naissance et les noms de tes persécuteurs; oh! si le déshonneur ne devait retomber que sur moi, je n'hésiterais pas, et je dirais: Le seul, le vrai coupable, c'est moi; mais cet homme te demandera quelle est ta mère? et si tu la nommes, c'est la couvrir de honte aux yeux du monde; c'est attirer sur elle la vengeance de son mari; c'est flétrir l'honneur de ma famille, de la tienne. Gaspard, vois, je suis à tes pieds, pour moi la vie n'est rien, mais l'honneur, Gaspard, le nom qui reste debout après que nous sommes couchés dans la tombe; mais deux cents années de gloire héréditaire, oh! je ne veux pas, je ne veux pas qu'on me les arrache.

GASPARD, *le relevant.*

Oh! ne me priez pas ainsi.

LA BARONNE.

Et que voulez-vous de lui, monsieur?

LE COMTE.

Son serment de taire le secret de sa naissance, sa promesse de quitter l'Autriche: vous choisirez vous-même le lieu de son exil, et ma fortune l'y suivra.

LA BARONNE.

Encore une séparation... oh! n'espérez pas que je consente à cela monsieur: il y va de l'honneur, dites-vous? Pour l'honneur on donne sa vie peut-être? mais une mère ne donne pas son enfant...

LE COMTE.

Eh bien donc, que votre volonté s'accomplisse, ma fille: qu'avec votre mari le scandale et la honte rentrent dans ce château. On ne les épargnerait pas à mes cheveux blancs, on les épargnera peut-être à mon cadavre.

LA BARONNE.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Je dis que dans une heure votre époux arrive, et que dans une heure votre père aura cessé de vivre. Regardez cet anneau, il renferme assez de poison pour tuer en un instant.

LA BARONNE.

Ah!

LE COMTE.

Vous avez le droit d'être impitoyable tous deux, car je n'ai pas eu pitié de vous, moi.

GASPARD, *passant vivement au milieu.*

Arrêtez! arrêtez! Je jure devant Dieu et sur l'honneur que le nom de ma mère ne sortira pas de mes lèvres; ce que je viens d'apprendre, je le renfermerai là... Si on m'interroge, on me trouvera muet et sans souvenir

LE COMTE.

Oh! Gaspard!

LA BARONNE.

Mon fils!

GASPARD.

Ne me donnez plus ce nom... Quand faudra-t-il partir? je suis prêt.

LA BARONNE.

Oh! je te suivrai!

GASPARD.

Non, votre mari revient, madame, il faut l'attendre.

LE COMTE.

Gaspard, tout ce qui peut racheter l'amour et les caresses d'une mère, tu l'auras par moi; tu iras en France, Frédéric t'accompagnera

LA BARONNE.

Oui, Frédéric... Frédéric sera ton frère; je vais le voir... A lui je puis confier mon fils, car c'est lui qui déjà l'a sauvé... Gaspard, je suivrai le noble exemple que tu m'as donné, mon amour aussi je le renfermerai là; mais Dieu ne voudra pas que cette séparation soit éternelle.

LE COMTE.

Ma fille, voyez Frédéric; moi, je vais tout ordonner pour le départ de notre enfant... oui, de notre enfant... oh! vous l'avez dit, c'est un noble sang qui coule dans ses veines.

La baronne sort après avoir embrassé Gaspard, auquel le comte a serré la main.

SCENE VIII.

GASPARD, *seul, sanglotant*

Seul... je suis seul, et je puis pleurer enfin... Pauvre Gaspard, tu as une mère, et tu ne pourras jamais lui donner ce nom... tu as une mère, et il faudra cacher ton amour pour elle, et tu ne recevras ni ses caresses, ni ses baisers... si elle souffre, tu seras loin d'elle, si tu pleures, ce ne sera pas sa main qui séchera tes yeux, ce ne seront pas ses paroles qui rendront la joie à ton ame... c'est la loi de leur monde... Ah! que reste-t-il à Gaspard? La mort lui a pris Schwartz, le monde lui reprend sa mère... ah! (*apercevant Mina*) Mina!

SCENE IX.

GASPARD, MINA.

MINA.

Gaspard... on m'a dit que vous étiez avec le comte, et j'ai eu peur...

GASPARD.

Peur... et pour moi, n'est-ce pas?

MINA.

Que s'est-il passé entre vous? Vous avez pleuré, mon ami?

GASPARD.

Ces larmes, je les oublierai bientôt si tu veux. Mina, te souviens-tu de ces douces paroles que tu me disais un jour... l'amour est un sentiment chaste et pur que nous pouvons avouer, car c'est Dieu qui nous le met au cœur...

MINA.

J'ai dit cela, oui, je m'en souviens...

GASPARD.

L'amour vrai, disais-tu encore, c'est la consolation de l'orphelin: par lui, le passé le plus triste s'oublie... par lui, l'avenir le plus sombre peut encore s'embellir...

MINA.

Eh bien?

GASPARD.

Eh bien, Mina, je suis orphelin, moi, et Dieu m'a envoyé de l'amour pour me consoler... ma vie jusqu'à ce jour a été bien triste, et mon avenir s'annonce plus triste encore... mais je t'aime, Mina, et le passé peut s'oublier, et l'avenir peut s'embellir.

MINA.

Vous m'aimez?...

GASPARD.

Oui, toutes ces émotions que l'amour nous donne, je les éprouvais en t'écoutant parler... Oh! tu disais vrai, l'amour fait oublier et console, car depuis que tu es là, depuis que ta main est dans les miennes, il me semble que je suis moins malheureux.... Mina, j'oublie.... et j'espère.... tu m'aimes aussi toi... ces soins que tu me prodigues sans cesse, cette tendre affection dont tu m'entoures, tout cela... c'est...

MINA.

Tout cela, Gaspard, c'est de l'amitié.

GASPARD.

De l'amitié!

MINA.

Oh! oui, une amitié bien tendre, une compassion bien vive pour toutes vos souffrances, voilà ce que j'éprouve.

GASPARD.

Grand Dieu!

MINA.

Mais mon amour...

GASPARD.

Eh bien?

MINA.

Mon amour est à un autre...

GASPARD.

A un autre! et cet autre?

MINA.

C'est Frédéric.

GASPARD, *pleurant*

Frédéric... Frédéric..

MINA.

Il m'aimait avant de vous avoir sauvé, et je l'aime davantage, moi, pour tout ce qu'il a fait pour vous.

GASPARD, *bas*.

Ainsi plus rien, plus rien dans ce monde pour le pauvre Gaspard... ni l'amitié de Schwartz, ni ma mère, ni son amour à elle!... Mon Dieu, que voulez-vous donc que je fasse sur cette terre, puisque la famille que vous m'avez donnée, on me l'arrache, puisque celle que je voulais me faire... me repousse?...

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Recevez mes adieux, Mina, tout-à-l'heure je vais partir, mais avec Gaspard... nous n'avons plus rien à craindre pour lui, c'est à moi qu'on le confie.

GASPARD, *avec calme*.

Frédéric, mon frère, non, tu ne partiras pas, cet ordre du comte ne sera pas maintenu, tu resteras près de celle que tu aimes... et qui t'aime aussi; tu resteras, car il ne faut pas que nous soyons tous malheureux...

FRÉDÉRIC.

Que dis-tu? Mais il refusera?

GASPARD.

Non, tu resteras, je te le promets; votre mariage s'accomplira bientôt... Qu'elle soit heureuse, ami, qu'elle soit heureuse!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE.

Les conseillers que la cour de Vienne envoie, et qui précèdent le baron, sont arrivés au château; ces hommes sont les juges de ta mère, les miens: ils vont t'interroger.

GASPARD.

Qu'ils viennent, monsieur, et ne craignez rien de Gaspard; mais avant... (*bien bas à la baronne*, ma mère, encore une fois, embrassez votre fils.

LA BARONNE.

Oh!...

GASPARD.

Maintenant, Gaspard n'a plus de mère, plus de famille, Gaspard est seul au monde; qu'on l'interroge, sa réponse est prête.

Sur un signe du Comte, on introduit les conseillers.